Delaunay Secrétaire du grand-prieur, né en 1695 et mort en 1751.

Voir Quérard tome 2 page 442.

Ex libris C. L. De Walsche

Cat: 1200

60

Coll spec.

ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR DE LAUNAY.

C.A. Coypel in. L. Cars Sculp.

LA VERITÉ FABULISTE

Sic temperat ignes
blandâ luce micans.

ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR DE LAUNAY,

Le prix eſt de deux livres.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

Université

PQ
1978
.D8
1741

Coll. spéc.

LA VERITÉ FABULISTE.

COMEDIE.

AVEC

UN RECUEIL DE FABLES.

Par M. DE *LAUNAY.*

A Roüen, & se vend;

A PARIS,

Chez LE BRETON, Fils, Quai des Augustins, au coin de la ruë Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LA VERITÉ FABULISTE.

COMEDIE.

ACTEURS.

LA VERITE.
MERCURE.
LE GENTILHOMME de Province,
ET
L'AMI DU GENTILHOMME.
L'AMBITIEUX.
ARLEQUIN EN GASCON.
LE POETE,
ET
LE PROTECTEUR.
LA CAPRICIEUSE.
LE FASTUEUX.
LE FAUX POLITIQUE.

La Scéne eſt dans un bois conſacré à la Verité.

LA VERITÉ FABULISTE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA VERITE', MERCURE.

LA VERITE'.

OUI, Mercure, c'eſt un parti pris; je ne veux plus reſter dans cette triſte ſolitude; ce que j'aprends tous les jours du deſordre des humains ne me permet pas davantage de demeurer oiſive, & quoi que ces ingrats m'aient bannie d'entr'eux, je ne ſçaurois me réſoudre à les voir ainſi ſe détruire eux-mêmes.

MERCURE.

Mais quel remede pourez-vous y aportet ? les hommes ne changeront point ; l'habitude de tant de siécles a confirmé un égarement qui leur est, pour ainsi dire, devenu nécessaire ; c'est du moins à presént la forme de leur société ; & elle ne se soutient que par toutes les erreurs que vous voulez leur reprocher.

LA VERITE'.

Non, Mercure, je ne veux plus avec eux me jetter dans les reproches : je veux au contraire m'accommoder à leur foiblesse, & prendre un nouveau tour pour me montrer à eux & pour leur parler. Je sens que dans les dispositions où ils sont, ils se révolteroient infailliblement si la verité se presentoit sans voile ; j'ai résolu d'en prendre un.

MERCURE.

Et de quel voile prétendez-vous vous servir ?

LA VERITE'.

C'est une envelope naïve, une image prise dans les differentes proprietés des animaux, & même dans les choses inanimées ; & dans des peintures variées, je leur representerai diverses actions qui leur feront sentir leurs erreurs, & ils pouront dans la suite devenir moins criminels ou moins ridicules.

MERCURE.

Ce seront aparamment des Fables ?

LA VERITE'.

Oüi, & c'est le seul déguisement que puisse emprunter la Verité.

MERCURE.

Mais ce moyen est usé il y a long-tems. Esope

votre premier député s'en servit autrefois en Phrygie ; mais quels risques n'y a-t-il pas couru ? & quels gains vous a-t-il faits ?

LA VERITE'.

Il n'a pas laissé de remedier à beaucoup d'abus.

MERCURE.

Je le veux croire : mais ceux qui l'ont suivi n'ont rien avancé du côté de la correction des mœurs. Sçavez-vous ce qui leur est arrivé ? les hommes, qui depuis long-tems ne vous aiment plus, n'ont cherché dans ces Fables que la Fable même, & ils ont laissé à part la Morale & la Verité. Ils ont épluché scrupuleusement la finesse de l'invention, la précision du tour, & la justesse de l'expression. Les unes de ces Fables ont plû universellement, & plairont à jamais ; les autres moins heureuses ont essuyé mille traits de satire.

LA VERITE'.

Je tâcherai de rendre les miennes les plus simples que je pourrai, du moins du côté de l'expression ; il seroit beau que la Verité parlât un autre langage ! quant au fonds, je ferai ensorte qu'il aille droit au point de Morale que j'aurai à traiter : voilà mon but, voilà tout mon art, & il y aura des hommes, croyez-moi, qui voudront peut-être bien s'en laisser toucher.

MERCURE.

Vous êtes bien attachée à votre projet !

LA VERITE'.

Je n'en tiens pas pour cela le succès plus assuré : mais je ne veux rien avoir à me repro-

cher ; & pour vous montrer que cela réussit quelquefois, écoutez la Fable du Sultan & du Visir.

MERCURE.

Très-volontiers.

LA VERITE'.

LE SULTAN ET LE VISIR.

FABLE.

UN Sultan furieux portoit par tout la guerre,
Et n'étoit pas content que les lointains climats
Sentissent l'éfort de son bras ;
Il ravageoit sa propre terre,
Ruinoit ses propres Etats.
Son Visir déploroit ce funeste ravage,
Sans oser lui rien témoigner ;
Et quand il l'auroit fait, qu'auroit-il pû gagner ?
Il ne l'eût qu'aigri davantage.
Il arriva pourtant un jour,
Que tous deux étant à la chasse,
Et loin du reste de la Cour,
Le Visir s'avisa d'un tour
Qui sçut colorer son audace.
Sire, je sçais, dit-il, la langue des oiseaux,
Rossignols, Fauvettes, Moineaux,
J'entends clairement leur langage ;
Un habile Dervis, cabaliste & demi,
Honnête homme, & fort mon ami,

M'a procuré cet avantage.
Si Votre Majesté veut en voir des effets ;
Ses vœux vont être satisfaits.
Le Sultan à cette merveille
Prêtoit une attentive oreille.
Le soir en s'en allant, ils virent deux Hibous ;
Perchés sur un arbre, en presence :
Hé bien Visir, nous direz-vous,
De ces deux animaux quelle est la conférence.
Le Visir s'aprocha de l'arbre, & quelque tems
Fit semblant d'écouter ce qu'ils paroissoient dire ;
Puis rejoignant son Maître, ah ! Sire,
Je ne redirai point ce que ces insolens
Sur Votre Majesté viennent de faire entendre.
Parle, dit le Sultan, & ne me cache rien,
Mot pour mot je veux tout aprendre.
Hé bien, dit le Visir, voici leur entretien.
Ils parlent d'unir leur famille,
L'un est pere d'un fils, & l'autre d'une fille
Qu'ils veulent ensemble établir ;
Et voici ce que l'un disoit à l'autre pere :
Ecoutez, je prétends, mon frere,
Que nos enfans soient bien, qu'ils ne puissent faillir ;
Et pour que leur état soit durable & tranquile,
Je n'accorderai rien, si vous ne leur donnez
Trente villages ruinés,
Item quelque petite ville.

Oh ! frere, a répondu l'autre Hibou, d'accord ;
Cinq cent ſi vous voulez, allez je vous proteſte,
Que, ſi le Sultan vit, nous en aurons de reſte,
Il eſt pour les Hibous d'un merveilleux raport,
Que ſon régne ſoit long, nous aurons pour aziles.
Tous les villages & les villes.
Le Sultan avoit de l'eſprit,
Il ſentit bien le trait, il le mit à profit,
Et s'arrête enfin dans ſa courſe.
Que dans les gens d'eſprit on trouve de reſſource !
Il n'en eſt point de ſi fort entêté,
Même dans le cas de la haine,
Qu'avec du tour on ne raméne ;
(*A Mercure.*)
Il faut, vous le voyez, orner la Verité.

MERCURE.

J'aurois tort de n'en pas convenir : je me rends : que m'ordonnez-vous ?

LA VERITE'.

D'aller tout preſentement publier aux mortels que la Verité s'eſt renduë fabuliſte, qu'ils peuvent en toute ſureté venir à elle, que ſa rigueur eſt entierement bannie, & qu'ils trouveront dans la douceur de ſes réponſes, des moyens infaillibles pour devenir heureux.

MERCURE.

J'obéis : puiſſe le Deſtin favoriſer votre entrepriſe !

SCENE II.

LA VERITE' *seule.*

MErcure par la force de son Caducée va faire promptement paroître ces coupables, qui me sont si chers. Dieux ! secondez mes desseins, & donnez à mes paroles le charme de la persuasion. Voici déja quelqu'un.

SCENE III.

LA VERITE', LE GENTILHOMME, ET SON AMI.

L'AMI.

VEnez, vous dis-je, nous voici arrivés.

LE GENTILHOMME.

Où m'amenez-vous donc ? & quel est votre projet ridicule ?

L'AMI.

De grace laissez-vous conduire.

LA VERITE' *à part.*

C'est un Gentilhomme d'une Province éloignée qui passe sa vie à tourmenter ses vassaux.

L'AMI.

Grande Déeſſe, vous voyez devant vous deux hommes que les liens du ſang & ceux de l'amitié ont unis dès leur enfance.

LE GENTILHOMME.

O Ciel ! que vois-je, & d'où vient que je friſſonne ?

LA VERITE'.

Aprochez, aprochez, la Verité ne veut pas vous effrayer.

L'AMI.

Sur le bruit que votre retraite étoit ouverte aux mortels, j'ai employé la ruſe & les efforts pour amener à vos pieds ce malheureux Ami, que la violence de ſon caractere rend odieux à tous ſes ſujets ; mes ſoins & mes remontrances n'ont jamais pû rien gagner ſur la fougue de ſon tempérament, & je viens reclamer pour lui la douceur de vos expreſſions pour rendre le calme à ſes eſprits, & le remettre dans la voie de l'humanité & de la juſtice.

LA VERITE'.

Ce ſoin eſt généreux, & j'en ſuis touchée.

LE GENTILHOMME.

Quoi donc ? & que voulez-vous dire, de quelles violences m'accuſez-vous ? quoi ? parce que je me fais obéir, que je me fais ſervir plus régulierement qu'un autre par des ſujets qui y ſont obligés, vous me trouvez répréhenſible ? ma naiſſance & mes droits ne m'y autoriſent-ils pas ?

LA VERITE'.

Si votre naiſſance établit cette autorité, elle fonde en même tems l'obéiſſance des autres, & je ſuis ſure qu'ils s'y portent naturellement ſans que vous ayez beſoin de force pour les y réduire.

LE GENTILHOMME.

Oüi, Madame ; mais ils l'oublieroient bientôt, cette obéiſſance, ſi je me relâchois de ma ſévérité.

L'AMY.

Vous l'entendez grande Déeſſe.

LA VERITE'.

Et j'en frémis. (*au Gentilhomme,*) Mais Monſieur....

LE GENTILHOMME.

Comment donc ? ma naiſſance....

LA VERITE'.

Oh ! Monſieur, permettez-moi de vous dire que quelqu'un qui n'a que ce mot dans la bouche, témoigne qu'il n'a rien de plus dans l'eſprit : d'ailleurs ſe la procure-t-on à ſoi-même, cette naiſſance ? Pourquoi donc tant s'en glorifier ?

De ſa naiſſance on n'eſt point maître,
L'orgueilleux, bouffi de ſon être,
Ne veut point ſçavoir que la part
En appartient toute au hazard :
On juge cependant ſur les noms, ſur les tîtres ;
Maudites à jamais ſoient les premieres vîtres,
Qui ſe chargérent d'un blazon,
Pour indiquer une Maiſon !

Si la Vertu pour-lors eût tenu les regîtres,
On ne connoîtroit pas tel & tel écuſſon.

Mais revenons à vous, ces excès auſquels vous vous livrez, vous procurent-ils le bonheur, & n'en jouiriez-vous pas plus ſurement ſi votre cœur étoit tranquile ? il y a plus, pouvez-vous être ſans crainte ?

LE GENTILHOMME.

Moi de la crainte ? ah ! vous ne me connoiſſez pas.

L'AMY.

C'eſt nous qui la reſſentons pour lui.

LA VERITE'.

LE LION, LE RENARD, ET L'HOMME.

FABLE.

DAns un fonds de forêt un Lion furieux
Accabloit ſes Sujets d'un joug impérieux ;
Et ſur la moindre bagatelle,
Par un affreux rugiſſement
Il prononçoit d'abord la Sentence mortelle
Que l'exécution ſuivoit dans le moment.
Eſt-ce par l'effroi que l'on régne ?
Faut-il toujours punir, & toujours alarmer ?
Non non, un Roi qui veut ſeulement qu'on le craigne,
Eſt moins Roi que celui qui ſçait ſe faire aimer.

Cette maxime juſte & ſage
N'étoit point du goût du Lion ;
On n'oſoit pas pourtant faire rebellion,
C'eût été s'expoſer au plus affreux carnage.
Les animaux n'avoient pas tort,
Le Lion étoit le plus fort ;
Il fallut employer l'adreſſe.
Maître Renard voulut bien s'y prêter,
Il étoit expert en fineſſe,
Et le Lion par fois daignoit le conſulter.
Sire, dit-il, votre pouvoir ſuprême
Doit par tout l'univers vous faire reſpecter
A l'égal de Jupiter même ;
Je ſçais pourtant qu'on y veut attenter,
Et je ne puis plus vous le taire ;
Certain animal téméraire
Vient roder autour de ces bois ;
Et voulant s'ériger en maître de la terre,
Il doit vous déclarer la guerre,
Et vous faire ſubir ſes lois :
Je ne ſçais pas trop bien encor comme on le nomme,
Je crois pourtant qu'on l'apelle Homme.
Mais je l'ai vû, tout comme je vous vois,
Il s'eſt même deux fois aproché de l'enceinte
Où Votre Majeſté repoſe quelquefois,
Et même votre garde a marqué de la crainte.
Miſerables ſujets, dit le Lion en feu,
Je dois ſeul, il eſt vrai, ſuffire à ma défenſe,

Mais c'eſt aſſez, viens me montrer le lieu
Où de mon ennemi je puis tirer vengeance.
Demain, dit le Renard, vous ſerez triomphant,
Nous n'aurons dans les champs qu'à devancer l'Aurore.
Ils partent, & d'abord ils trouvent un enfant:
Quelle eſt, dit le Lion, cette étrange pécore?
Eſt-ce là l'Homme? non, il ne l'eſt pas encore;
Allons plus loin, vos vœux ne ſeront point déçus;
Je vois là-bas, ſous ces arbres touffus,
Quelque choſe à l'Homme ſemblable:
Ils aprochent, c'étoit un vieillard tout perclus,
Caſſé, gouteux & miſerable,
Qui faiſoit pour les fuir des efforts ſuperflus:
Eſt-ce là l'Homme? non, celui-là ne l'eſt plus;
Où donc rencontrer cette eſpece,
Dit le Lion fougueux, te mocques-tu de moi?
Non, Sire, non; j'ai trop de reſpect pour mon Roi;
Mais je vois l'Homme enfin, ſerviteur, je vous laiſſe.
C'étoit un chaſſeur très-adroit,
Bien monté, bien armé, plein de force & d'audace,
Qui d'un dard lancé ferme & droit
Etend le Lion ſur la place.
Quelle atteinte, dit le Lion!
Ma puiſſance eſt évanouie;
L'Homme eſt le maître de ma vie!
Je le confeſſe à ma confuſion.

Méchans, ſçachez donc vous connoître,
Il n'en eſt point, qui dans l'occaſion
Ne puiſſe rencontrer ſon maître.

LE GENTILHOMME *ſe jette aux pieds de la Verité.*

Ah! Déeſſe de quels traits de lumiere mon eſprit ſe ſent frapé! quelles graces j'ai à vous rendre!

L'AMI.

Quel triomphe pour l'amitié!

LA VERITE' *à l'Ami.*

Le piége où vous avez conduit le Lion ne lui ſera que ſalutaire

Au Gentilhomme.

Allez, Monſieur, retournez dans vos terres, & faites-y votre bonheur de celui que vous procurerez aux autres. *Ils s'en vont.*

SCENE IV.

LA VERITE' *ſeule.*

VOilà un heureux commencement; s'il pouvoit avoir des ſuites, je me ſçaurois bon gré du parti que j'ai pris.

SCENE V.*

L'AMBITIEUX, LA VERITE'.

L'AMBITIEUX.

QUel changement, Déeſſe, vous venez d'operer dans le Gentilhomme qui ſort de ces lieux ! il étoit inacceſſible à tous ſes voiſins, & il vient de me prévenir d'honnêteté.

LA VERITE'.

Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver de pareilles faveurs ; car aparemment vous avez vos raiſons pour venir me trouver ?

L'AMBITIEUX.

Ce ne ſont pas tout-à-fait les mêmes, Déeſſe, & je ſuis dans un cas un peu different ; j'ai une terre voiſine de la ſienne, auſſi conſidérable pour le moins ; j'y goûte une tranquilité parfaite, j'y ſuis auſſi chéri que reſpecté ; mais cet état m'ennuye, il eſt trop borné pour un homme comme moi, & je ſens que je ſuis né pour quelque choſe de plus grand.

LA VERITE'.

Mais ſi vous convenez que vous êtes heureux, que voulez-vous de plus ?

L'AM-

* Cette Scéne a été ajoutée depuis les premieres repreſentations.

L'AMBITIEUX.

Sortir de cette obscurité, qui ne convient point à quelqu'un qui se sent un certain talent, & me mettre dans la route de la fortune & des grandeurs.

LA VERITE'.

Prenez-y garde; cette route est périlleuse, & puisque vous êtes tranquile, croyez moi, ne changez point votre situation.

L'AMBITIEUX.

Je ne sçai que vous dire, Déesse; mais il me semble que si j'étois à la Cour, j'y pourois faire mon chemin, je serois à la source des graces, & je sçaurois comme un autre me mettre à portée d'en obtenir.

LA VERITE'.

Si vous me disiez que vous voulez servir dignement votre Prince, & vous rendre utile à votre Patrie, j'aprouverois vos intentions; mais aller à la Cour, pour y être confondu avec une certaine espece d'inutiles, qu'on y regarde comme un fleau, croyez-moi encore une fois, tenez-vous-en à la vie que vous menez, elle est plus satisfaisante, & moins orageuse.

LE SERIN.

FABLE.

DAns un riant bosquet, un Serin retiré,
Goûtoit le sort le plus tranquile,
Souverain d'un charmant azile . . . . .

Des oiſeaux d'alentour il étoit adoré :
Nul embarras, nulles allarmes,
Chaque jour mille nouveaux charmes;
Si l'amour quelquefois allumoit ſes deſirs,
Les échos confidens de ſes flâmes ſecrettes
N'étoient jamais ſes interprétes
Que pour célebrer ſes plaiſirs.
Que pouvoit-il enfin deſirer davantage ?
Mais quoi ? faut-il que le plus ſage
Par la poſſeſſion ſe laſſe du bonheur ?
Il voulut à la Cour être plus en honneur.
Il entreprend donc le voyage ;
Mais dans le trébuchet d'un Courtiſan huppé
Le crédule Serin fut bien-tôt attrapé ;
Ample proviſion fut d'abord préparée,
Le millet, le biſcuit, rien ne fut épargné ;
Mais pour quelqu'un né libre, & qui même a régné,
Qu'eſt-ce qu'une cage dorée ?
Chaque eſclave de la maiſon,
Maint Perroquet, mainte Perruche,
Lui cherche querelle, & l'épluche,
Tous jaloux du nouveau mignon,
Il eût même plus d'un lardon
De la Pie & de la Guenuche ;
Eſt-ce tout ? un Chat du complot
Un beau matin en fit pâture :
A quoi le vieux matois donna telle tournure,

Que le maître n'en sonna mot.

(*A l'Ambitieux.*)

Etes-vous curieux de pareille avanture?

L'AMBITIEUX.

Voilà qui est fort bien; mais je ne me tiens point battu, & je vais rassembler mes fonds pour aller faire une tentative.

LA VERITE'.

Vous êtes bien le maître; mais je vous attends au retour, si quelque Chat ne s'y oppose pas.

SCENE VI.

LA CAPRICIEUSE, LA VERITE'.

LA CAPRICIEUSE.

AH! Déesse, j'ai recours à vous, ne trompez point mon espérance; vous êtes la Verité, vous lisez dans tous les cœurs, accordez-moi votre secours.

LA VERITE'.

Parlez, ma belle enfant; qui peut vous agiter si fort?

LA CAPRICIEUSE.

Je suis la plus malheureuse personne du monde, j'aime & je crains de n'être point aimée.

LA VERITE'.

Vous meritez cependant de l'être; la jeunesse & la beauté vous en assurent le privilége.

LA CAPRICIEUSE.

Et quand j'aurois ces avantages, ſuffiroient-ils pour me raſſurer?

LA VERITE'.

Il eſt vrai qu'ils ne ſont rien ſans la douceur; elle eſt l'ame de la beauté, & vous avez une vivacité qui ne me paroît pas douce.

LA CAPRICIEUSE.

Je vous avouerai, grande Déeſſe, que lorſque l'impatience me prend, je ne ſuis plus la même, mais ce n'eſt jamais que lorſqu'on m'en donne ſujet.

LA VERITE'.

Cela eſt-il bien vrai? je ne ſçais, mais je vous ſoupçonne d'avoir de l'humeur.

LA CAPRICIEUSE.

Ah! vraiment je n'en diſconviens point; mais quand elle eſt occaſionnée, cette humeur, ce n'eſt plus ma faute.

LA VERITE'.

C'eſt donc celle de votre Amant?

LA CAPRICIEUSE.

Il faut bien que cela ſoit ainſi.

LA VERITE'.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA CAPRICIEUSE.

Ecoutez; je ne ſçais donc pas comment cela ſe fait, il me ſemble pourtant que c'eſt moi qui ai toujours raiſon.

LA VERITE'.

Comment croyez-vous cela poſſible ?

LA CAPRICIEUSE.

C'eſt que je trouve toujours matiere à lui faire querelle.

LA VERITE'.

Que fait-il pour ſe l'attirer ?

LA CAPRICIEUSE.

Tout, Déeſſe ; cela ne peut point ſe détailler ; il n'a ni attention, ni délicateſſe, & dans les choſes qui pourroient me plaire, jamais il n'a ſçu me deviner ; il n'a pas même les hazards pour lui.

LA VERITE'.

Peut-être auſſi en demandez-vous trop ?

LA CAPRICIEUSE.

Auſſi je le rebutte, & je l'humilie, il faut voir.

LA VERITE'.

Fort bien ; & comment ſuporte-t-il vos mauvais traitemens ?

LA CAPRICIEUSE.

Quelquefois il ſe juſtifie ſi doucereuſement qu'il m'en affadit : quelquefois auſſi il a l'impertinence de ne rien répondre, cela me pique encore davantage, & je finis par le chaſſer.

LA VERITE'.

Enſuite.

LA CAPRICIEUSE.

Enſuite il revient ; cela ſe paſſe ; mais cela ne tarde pas à recommencer.

LA VERITE'.

Voilà vraiment un commerce des plus doux.

LA CAPRICIEUSE.

Mais, Déeſſe, comment faire ? après tout ne doit-il pas ſuporter mes humeurs ?.. (*tendrement.*) Si cependant il s'en laſſoit, (car voilà ce que j'apréhende,) je vous avouë que je ſerois au deſeſpoir.

LA VERITE'.

Hé bien, ne vous mettez pas dans le riſque de l'éprouver.

LA CAPRICIEUSE *changeant de ton.*

D'un autre côté auſſi, s'il ſe reburoit aiſément, il faudroit que ſon amour fût bien médiocre ; & s'il m'aime ſi peu, il ne mérite pas que je me contraigne, ni que je faſſe rien pour le conſerver. (*Vivement.*) Allons, allons, je ne veux plus le ménager, je vais lui déclarer que je ne veux plus le voir ; nos parens ſont d'acçord, je vais les trouver, & rompre tout.

LA VERITE'.

Hé bien, ne voilà pas que vous vous allumez encore de vous-même ?

LA CAPRICIEUSE.

Ah ! Déeſſe ayez pitié de mon état, & de grace dites-moi ce qu'il faut que je faſſe ?

LA VERITE'.

Que vous vous calmiez ; que vous preniez des ſentimens plus doux, ſans quoi vous ſerez toujours malheureuſe ; mais il n'y a pas de tems à perdre, ſongez qu'il ſera trop tard

quand vous cesserez d'être aimable ; écoutez, pour vous en convaincre, la Fable de la Corme & de la jeune Fille.

Une Corme brillante & fraîche,
D'une jeune Fillette avoit charmé les yeux ;
Mais ce fruit qui sembloit un fruit délicieux,
Au goût parut dur & revêche.
Quoi, lui dit la Fillette ! un si beau coloris
Cache une amertume éfroyable ;
Et pour te trouver agréable,
Il faut que par le tems tes apas soient flétris ?
Que ton injustice est extrême !
Lui répondit la Corme, eh ! n'es-tu pas de même ;
Par l'effet seul de ton humeur ?
Te voilà jeune, fraîche, belle,
Ton amant est tendre, & fidéle,
Et loin d'avoir cette douceur,
Qu'annonce de tes traits la grace naturelle,
Tu n'as qu'amertume & qu'aigreur :
Crois-moi, n'attend pas que les rides
Amortissent ton âpreté,
Les injures du tems ne sont que trop rapides,
C'est un cruel moyen de perdre sa fierté.

LA CAPRICIEUSE.

Ah ! Déesse que vous me frapez ! vraiment je me souviendrai bien de votre Fable.

LA VERITE'.

Cela ne suffit pas : il faut que vous en profitiez.

LA CAPRICIEUSE.

J'y compte bien auſſi : cependant cela m'inquiéte.

LA VERITE'.

Et pourquoi ?

LA CAPRICIEUSE.

C'eſt que ſi je vas changer, que penſera-t-il de moi ?

LA VERITE'.

Vous le comblerez de joie, & il vous en aimera encore davantage.

LA CAPRICIEUSE.

Oui, mais je ne pourrai donc plus le gronder?

LA VERITE'.

Vous ne le voudrez plus même.

LA CAPRICIEUSE.

Oui-dà ; je commence à ſentir que cela ſera mieux.

LA VERITE'.

Allez faire votre bonheur, & ma gloire ; allez avec confiance lui donner la main.

LA CAPRICIEUSE *en s'en allant.*

Il va être bien étonné !

SCENE VII.

LA VERITE' *seule.*

JE le crois : ç'eût été cependant grand dommage qu'elle ne fût pas venue ici ; mais la voila corrigée, & son exemple en pourra corriger d'autres. Qu'entends-je ?

SCENE VIII.

ARLEQUIN en Gascon, LA VERITE'.

ARLEQUIN.

OH ! taho ! taho ! par la sandis ! ceci est plaisant ! on ne trouve personne dans ce bois ; personne pour annoncer un homme de ma conséquence !

LA VERITE'.

Oh oh ! voici un singulier personnage ! & qui êtes-vous, Monsieur l'homme de conséquence ?

ARLEQUIN.

Qui je suis ? ah ! Cadedis on voit bien que vous n'êtes qu'une Provinciale : quoi ? vous ne connoissez pas le Chevalier de la Trichardiere, Chevalier, Seigneur de la Gourmandiere, & autres lieux ; grand homme de guerre, de jeu, de table, & de ruelle ?

LA VERITE'.

Non, & je vous assure que je ne suis pas tentée de faire connoissance.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! en voici bien d'un autre ! & qui êtes-vous, vous-même, pour refuser tant d'honneur ? sçavez-vous bien que vous perdez tout, de ne pas connoître le plus illustre Habitant des bords de la Garonne ? je vous trouve cependant assez de mon goût : dites-moi un peu votre nom, & aprenez-moi (si vous en sçavez) des nouvelles d'une Déesse, qu'on apelle la Verité.

LA VERITE'.

Je vois bien que vous n'en avez nulle notion, puisque vous la méconnoissez quand vous êtes devant elle.

ARLEQUIN.

Quoi, vous l'êtes-vous-même ? Cadedis, je vous fais excuse ; nous autres Gascons nous sommes dispensés de vous connoître.

LA VERITE'.

Je sçais qu'il y en a une espece dans le cas que vous dites, mais j'en connois une autre qui fait profession du contraire, & que je regarde comme mes plus fidéles Sujets ; mais parlons de vous, quel motif vous améne ?

ARLEQUIN.

Une affaire, qui intéresse grand nombre de mes compatriotes, & moi plus que tout les autres : je vous ai dit mes qualités en partie ; mes actions sont encore plus célebres ; mais

entre nous, on n'en croit pas un mot : or ſur le bruit qui vient de ſe répandre, que vous donnez aujourd'hui une audience publique, je ſuis venu *incognitò*, en bonne fortune, pour convenir enſemble de nos faits.

LA VERITE'.

Je crois que nous aurons de la peine à nous accorder.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voudrez pas : *primò*, je ſouhaiterois que la connoiſſance une fois faite, vous remiſſiez la Nation en honneur ; car que diable ! il faut parler vrai, (& gardez-moi le ſecret) on nous regarde nous autres dans tous les païs du monde, comme les antipodes de la verité.

LA VERITE'.

Ne confondons point encore une fois ; parlez de ceux de votre eſpece ; je trouve en effet que c'eſt là leur ſituation par raport à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort : car enfin nous n'en ſommes pas ſi éloignés ; & voici comment cela peut ſe prouver. Nous avons dans notre païs le cœur haut, l'eſprit de même ; ce qui ſe preſente à notre imagination de grand, & d'héroïque, nous convient ſi fort, que nous ne diſons l'avoir fait, que parce qu'en effet nous ſommes très-capables de le faire.

LA VERITE'.

C'eſt à peu près la même choſe, & on a tort de vous chicaner pour ſi peu.

ARLEQUIN.

Or ce principe bien posé, je crois qu'il est de votre justice de donner crédit à nos paroles, & d'y mettre une couche de votre vernis pour qu'on les prenne pour des vérités. Nous deviendrons par ce moyen une Histoire vivante, plus frapante & plus utile mille fois que les Commentaires de César.

LA VERITE'.

Vous faites là une belle proposition à la Vérité.

ARLEQUIN.

Comment donc ? est-ce que cela ne vaut pas fait ?

LA VERITE'.

Non, sans doute, & je ne reviens point de votre sécurité.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faudra s'en consoler. C'est un pas de Clerc que j'ai fait ; ce n'est pas une affaire pour un Gascon. Mais aussi c'est ma faute, pourquoi diable avoir des scrupules ? Adieu, Madame, nous nous sommes bien passés de vous jusqu'à present, nous nous en passerons bien encore ; & cela ne nous empêchera pas de faire les délices de toutes les tables.

LA VERITE'.

Que dites-vous, je vous prie ? & que parlez-vous de tables ?

ARLEQUIN.

Que nous n'en ferons pas moins les délices, quoique vous nous refusiez votre attache.

LA VERITE'.

Comment ? eſt-ce qu'on n'eſt pas encore déſabuſé de vous y recevoir ?

ARLEQUIN.

Qu'apellez-vous, déſabuſé ? vous trouvez donc cela un abus ? hé qui voulez-vous donc qu'on y admette à notre préjudice ? nous qui ſommes l'ame de la converſation, les arcboutans de la joie, & l'exemple du grand apétit ?

LA VERITE'.

Sur ce pied-là vous ne ſortirez point d'avec moi ſans remporter quelque choſe.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à donner.

LA VERITE'.

Non, je ne vous demande que de m'entendre, le voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis plus complaiſant que vous. Je vous écoute.

LA VERITE'.

LES CHIENS ET LE MAISTRE-D'HOSTEL.

FABLE.

UN Maître de maiſon donnoit un grand feſtin,
Dont les préparatifs étoient conſidérables ;

On devoit ſervir quatre tables
De vingt couverts, & du plus fin.
Le Barbet du logis, voyant que l'ordinaire
Ce jour-là ſeroit bien plus fort,
Crut qu'il pouvoit prier un Bracque ſon compere;
Un ami méne l'autre, aurois-je ſi grand tort,
Dit-il, ſi le voiſin prenoit part à la chére
Qu'aujourd'hui chez nous on va faire?

ARLEQUIN *interrompant.*

Hé bien, voilà un honnête homme de barbet, nous en uſons de même parmi nous autres.

LA VERITE'.

Ecoutez-moi:
Il va donc le trouver, & lui dit: Suis mes pas,
Je t'invite aux aprêts d'un ſucculent repas,
Je ne t'en dis pas davantage;
Mais aiguiſe tes dents, tu peux être certain
De manger pour le jour, & pour le lendemain.
Bon! dit le Barbet, bon meſſage!
Que tu viens à propos! car je me meurs de faim.
A ces mots l'on s'embraſſe, & pour plus d'aſſurance
Les deux amis, en diligence,
Volent à la Cuiſine, où ſans aucun danger
Ils s'aprêtoient à bien manger;
Là de plus de cent mêts, pluſieurs tables couvertes
Attendoient la derniere main;
Auſſi-tôt l'étranger, les narines ouvertes,

Quelle flatteuſe odeur ! quelles bonnes deſſertes
Nous aurons tantôt, mon voiſin.
Oüi, dit l'autre, à preſent ſouffre que je te quitte,
Je reviendrai bien-tôt, alors le Paraſite
Se mit en un coin à l'écart,
Portant ſur tous ces mêts un avide regard,
Se gardant ſur-tout de paroître ;
Mais le Maître-d'hôtel l'aperçoit en entrant,
Et ſans autre façon par la patte le prend
Et le jette par la fenêtre ;
Le Barbet demi mort ſe releve, & s'enfuit ;
Un autre le trouve & lui dit,
Quel ſaut ! d'où viens-tu donc ? Je viens de me repaître ;
Mais j'ai ſi fort mangé, que j'en ſuis étourdi,
Je me ſuis fourvoyé peut-être.
Peut-être ! oh ! pour le coup, le peut-être eſt hardi ;
Il eſt vraiment de la Garonne.
Tout Paraſite eſt dans ce cas,
Quand il eſt éconduit, il n'en parle à perſonne ;
Et quand il fait de bons repas,
Sa vanité ne conte pas
Tous les traits douloureux dont on les aſſaiſonne.

ARLEQUIN.

Hé bien c'eſt une marque de notre bon eſprit.

LA VERITE'.

Oüi ; vous n'êtes diſcrets qu'en pareil cas.

ARLEQUIN.

Mais en parlant de manger, n'y auroit-il pas moyen de se raffraîchir ici ?

LA VERITE'.

Je ne vous le conseille pas : si vous alliez trouver un Maître-d'hôtel ?

ARLEQUIN. (*Il a peur.*)

Ce sera donc pour une autre fois. (*Il s'en va.*)

LA VERITE'.

O le grand homme de guerre ! mais qui sont ceux que je vois arriver ?

SCENE IX.

LE POETE, LE PROTECTEUR, ET LA VERITE'.

LA VERITE'.

A Qui en voulez-vous, Messieurs ?

LE PROTECTEUR.

A votre air, il est aisé de juger que vous êtes la Déesse que nous cherchons ?

LA VERITE'.

Je suis la Verité : à quoi puis-je vous être utile ?

LE PROTECTEUR.

J'aurai l'honneur de vous le dire dans un moment.

moment. Moi ; je suis un homme opulent, qui ai du goût, vous le croyez sans peine ? je suis en état de rassembler chez moi ce qu'on apelle la bonne compagnie, & on en est sûr, en faisant bonne chére, aussi j'ai tous les jours ce qu'il y a de mieux. J'aime Monsieur, c'est un des grands Auteurs de notre siécle ; je l'aime, j'en fais les honneurs, & la mode en est venuë parmi nous autres ; il n'y a point de Maître de maison aujourd'hui qui ne doive avoir son bel esprit. Monsieur est donc le mien, je le prône, je le protége. Quand il est question de faire réussir quelqu'un de ses Ouvrages, je ne m'y épargne point, & nous sommes un certain nombre de gens, qui, lorsque nous l'avons entrepris, faisons le destin des Pieces, & déterminons le public à joindre ses aplaudissemens à nos suffrages.

LA VERITE'.

Comment ! le bon ne réüssit plus par lui-même ? il lui faut le secours de la brigue. J'avoüe que je ne m'attendois pas à cette nouveauté.

LE PROTECTEUR.

Oh ! c'est qu'il y a long-tems que vous n'avez vû ce Païs-ci, vous conviendrez cependant que cela est plus séant. Il est vrai que nous ne prospérons pas toûjours ; le public prend quelquefois le travers ; & comme il a la multitude de son côté, Monsieur a eu la mortification de voir souvent siffler des Ouvrages, que nous avions admirés dans notre societé, & qui effectivement étoient dignes de notre admiration. Or, j'ai voulu vous le presenter pour vous prier de lui accorder, à

ma considération, quelques préservatifs qui le missent à l'abri de semblables accidens.

LA VERITE', *au Poëte.*

Mais qu'est-ce qu'on vous reproche, Monsieur ?

LE POETE.

Un beau défaut, grande Déesse, d'avoir trop d'esprit.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

LE POETE.

Je ne veux rien dire de commun, ni ramper avec le vulgaire : je veux du neuf, du singulier, de l'extraordinaire. Quand il se présente, par exemple, une idée simple à placer, je dis simple comme oüi & non, ne croïez pas que je la rende de même. Je l'envelope, je l'entortille, & je la rends si composée, qu'elle en devient toute sublime. Vous me demanderez peut-être comment je m'y prends ? le voici : j'imagine d'abord un tour bien escarpé, ensuite je choisis les mots les moins propres, & les moins faits pour aller ensemble ; & cela bien exécuté, produit nécessairement ce beau désordre qui fait le mérite des Pindares.

LA VERITE'.

Pour-lors il est dans les mots, ce desordre, & je ne crois pas que ce soit le beau. Voilà pour moi des choses bien nouvelles ! Et le public ?

LE POETE.

Le public n'y entend rien.

LA VERITE'.

Je le crois.

LE PROTECTEUR.

Mais nos amis partent auſſi-tôt d'exclamations & de battemens de mains, & l'Ouvrage va aux nuës.

LA VERITE'.

Vous convenez cependant qu'il vous eſt arrivé de petits malheurs ?

LE PROTECTEUR.

Il eſt vrai ; mais il nous eſt arrivé auſſi d'y mettre ordre.

LA VERITE'.

Et comment faiſiez-vous ?

LE PROTECTEUR.

Nous allions de maiſons en maiſons, ſur tout dans celles qui ſont engagées à ſoutenir notre parti ; nous preſſions tout le monde de retourner à la Piece en queſtion ; & on étoit tout étonné de voir à la deuxiéme repreſentation d'une Piece qui avoit été bien ſifflée le premier jour, cette affluence de gens de connoiſſance qui ſont les oracles du goût, & les arbitres du ſuccès.

LA VERITE'.

Voilà bien des peines pour ſoutenir de mauvaiſes choſes ; & ces gens-là ſont bien dupes de s'ennuyer de gaieté de cœur.

LE PROTECTEUR.

Il y a bien quelque choſe de cela ; & c'eſt pour marcher à pas plus ſûrs que nous venons vous implorer.

LA VERITE' *au Poëte.*

Voudriez-vous entendre une Fable ?

LE POETE.

Vous me ferez bien de l'honneur.

LA VERITE'.

L'OISELIER ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

UN Oiſelier fameux tenoit des magaſins,
De Perroquets & de Serins,
Aux uns il enſeignoit un aſſez plat langage,
Aux autres, quelque méchant air ;
Mais qu'importe au Marchand : il les vendoit bien cher.
Un jour, quelqu'un lui dit que c'étoit grand dommage,
Qu'il n'eût pas entrepris encor
D'inſtruire un Roſſignol ; que ſon tendre ramage
Le deviendroit bien davantage,
Et qu'il lui vaudroit un treſor.
Le Marchand auſſi-tôt court au prochain bocage,
Y tend en hâte un trébuchet ;
L'Oiſeau chantant y fut pris net,
Et dès le ſoir fut mis en cage.

Le lendemain dès le matin,
La troupe aîlée, avec emphaſe,
Fit bruire, l'un ſon refrain,
Et l'autre ſa méchante phraſe ;
Ce bruit, du Roſſignol redoubla le chagrin,
Il en fit à l'Aurore une plainte ſi tendre
Que l'Oiſelier dans le moment
Vit les autres goſiers ſe taire pour l'entendre,
Lui-même fut ſaiſi d'un doux raviſſement.
L'oiſeau flatté de ce ſilence
Fait encore de nouveaux efforts
Et ſoutient ſes divins accords
D'une plus brillante cadence.
Le public vint en foule à ces concerts nouveaux.
Et le Marchand convint qu'avec ſa tablature,
Il eût gâté des chants ſi beaux.
Les plus parfaits accens ſont ceux de la nature.

LE PROTECTEUR.

Oh ! Monſieur n'aura pas de peine d'en faire autant ; & je vous le garantis dans peu le Roſſignol de votre Fable.

LA VERITE'.

Tant mieux, quand Monſieur puiſera dans le ſein de la nature, il y poura parvenir. Mais plus de clinquant, plus d'extraordinaire.

LE PROTECTEUR.

Non, non, ne vous mettez pas en peine. Je,

vais d'avance l'annoncer pour tel, & en même tems dire merveilles de vous.

LA VERITE'.

Non, Monsieur, croyez-moi, attendez sur cela l'aveu du Public; laissez-lui la liberté d'en juger, & retenez bien la Fable que je vais vous dire, elle vous convient assez.

LE PROTECTEUR.

A moi aussi, une Fable.

LA VERITE'.

Vous en méritez bien la façon.

L'AURORE, ET LE COQ.

FABLE.

UN Coq au lever de l'Aurore,
Se signaloit par ses clameurs,
La Déesse qui vient arroser de ses pleurs
Les aimables presens de Flore,
Dit au Chantre importun à quoi bon tous ces cris ?
Pourquoi troubles-tu mes mistéres ?
J'annonce, dit le Coq, aux mortels endormis,
Votre lever, & leurs affaires ;
Et d'ailleurs en sujet soumis,
Je vous rends par mes chants des hommages sincéres.
Laisse, lui dit l'Aurore, & ma gloire & tes soins,
Les mortels sçavent leurs besoins,
Leurs avides desirs les éveillent de reste ;

Celui qui vit heureux, par toi le devient moins,
Et le malheureux te déteſte ;
Quant à ma gloire, je proteſte
Que j'y renonce pour jamais,
S'il faut la tenir de tes faits.
J'en dis autant que la Déeſſe,
Vos clameurs me font treſſaillir,
Je deſire un Laurier d'une plus noble eſpece ;
Le Public a le ſeul que je cherche à cueillir.

LE PROTECTEUR.

Vous pouviez m'épargner une pareille comparaiſon ; mais je m'en vengerai, & Monſieur & moi, nous allons faire une bonne brochure contre la Verité Fabuliſte.

LA VERITE'.

Vous ne m'étonnerez point, & vous me fâcherez encore moins ; c'eſt la ſeule façon dont je ſois bien aiſe que vous parliez de moi.

Ils s'en vont.

SCENE X.

LA VERITE' *ſeule.*

JE remarque une choſe, il eſt plus facile de détruire les vices, que de corriger les ridicules : mais pourſuivons ; j'aperçois un Homme avec une grande ſuite, c'eſt ſans doute un grand Seigneur, ou quelque gros Financier. Je prévois que cette cure aura ſa difficulté.

SCENE XI.

LE FASTUEUX, LA VERITE'.

LE FASTUEUX *à ſa ſuite.*

TEnez-vous éloignés, vous autres, & empêchez qu'on ne vienne nous interrompre. Grande Déeſſe ! je viens à vos pieds dépoſer tout le faſte qui m'environne, & vous demander cette paix intérieure, à laquelle je ne puis parvenir.

LA VERITE'.

Levez-vous, & dites-moi qui vous êtes ?

LE FASTUEUX.

Il faut vous parler vrai ; je ſuis malheureux, & cependant je ſuis un homme comblé des biens de la fortune.

LA VERITE'.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe ; les richeſſes ne ſont pas faites pour rendre les Hommes heureux, elles doivent néceſſairement produire le contraire.

LE FASTUEUX.

Je ne l'éprouve que trop ; cependant je fais uſage des treſors que je poſſède, j'ai une maiſon ſuperbe, grand nombre d'équipages, de valets, une fort groſſe table, la fréquentation des Grands ; je ſuis ſans ceſſe dans les plaiſirs.

LA VERITE' *l'interrompant.*

Dites, dans ce qu'on eſt convenu d'apeller ainſi.

LE FASTUEUX.

Et malgré cela je porte dans le cœur un poiſon ſecret qui me tuë, & qui me rend inſipides les plus piquantes voluptés.

LA VERITE'.

En devez-vous être étonné ? y a-t-il rien dans ces excès qui puiſſe ſatisfaire la nature, ils ne peuvent que la fatiguer & la détruire, puiſqu'ils ſont tous ou forcés ou déplacés.

LE FASTUEUX.

Mais, Déeſſe, à quoi donc employer mes richeſſes ?

LA VERITE'.

A des choſes utiles, & au plaiſir de faire du bien.

LE FASTUEUX.

Oüi, mais vous conviendrez qu'il n'y a qu'une façon dans le monde de faire une belle dépenſe, & quand on eſt dans le cas, conviendroit-il de s'y refuſer ?

LA VERITE'.

Erreur ; on doit ſe dégager de ces uſages, puiſqu'enfin ils ne font point le bonheur, & joüir dans une vie ſimple d'une plus ſaine felicité. Vous en trouverez la comparaiſon dans la Fable que je vais vous dire.

LE CHATEAU, ET LA FERME.

F A B L E.

Sur la cime d'une montagne,
Qui commandoit au loin une vaſte Campagne,
Un orgueilleux Château s'élevoit dans les Cieux ;
Les dehors preſentoient aux yeux
Cette admirable architecture
Dont la Gréce autrefois nous traça la ſtructure ;
Les dedans étoient pleins d'ornemens gracieux,
Tableaux choiſis, belle ſculpture,
Meubles galans & précieux,
Jardins fleuris & ſpacieux,
Où l'art faiſoit en maître obéir la nature,
Art, qui ſouvent la défigure,
Car le ſimple eſt toujours le mieux.
Là dans le ſein de la moleſſe
Des Habitans de toute eſpece
Se renouvelloient nuit & jour,
Et venoient varier l'yvreſſe,
Ou de Bachus, ou de l'Amour.
Un peuple de Valets, grand bruit & longue chére
Faiſoient qu'on n'y repoſoit guére.
Une Ferme, au contraire, au bas de ce Vallon,
Se tenoit humblement & bordoit la prairie,
Un ſellier ſervoit de ſallon ;

Et le soir quand la Compagnie
Revenoit du travail, un repas aprêté
Par la seule frugalité,
Répandoit ce sommeil précieux pour la vie
Qui tempére, & qui fortifie,
Et dont jamais Château n'éprouva la bonté.
Ici c'étoit la laiterie
Où régnoit la fraîcheur avec la propreté,
Là de nombreux troupeaux dans une bergerie,
Qui faisoient du Pasteur toute la volupté,
Et dans la cour, l'espeçe utile
De mainte & mainte volatile.
Un soir le Château, glorieux
De representer dans la Fête
Que l'on donnoit à deux beaux yeux,
(Dont son Maître en payant avoit fait la conquête,)
Voyoit de toutes parts ses murs illuminés
Attirer du Passant les regards étonnés;
Il contemple la Ferme, & d'un ton ironique,
Tu vas, dit-il, cacher aux yeux du spectateur
L'éclat de mon ordre Ionique,
Tu m'offusques par ta hauteur;
Ferme, ma douce amie, es-tu si tiranique,
Que tu veuilles toujours briller à mes dépens?
Superbe, lui répond la Ferme, je t'entends,
Plus que moi tu te crois illustre,

Mais un faux orgueil te ſéduit,
Aprend que c'eſt à mon produit,
Que tu dois l'éclat de ton luſtre.
Ces fertiles guerets, qui les a cultivés ?
Qui moiſſonne ces grains, dont mes granges ſont pleines ?
Ton Maître & ſes Valets labourent-ils mes plaines ?
Font-ils venir le vin dont ils ſont abreuvés ?
C'eſt mon éternelle abondance
Qui fit juſqu'ici ton ſoutien,
Mais ton faſtueux entretien
De ton Maître & de toi fera la décadence.
Cette menace, hélas ! eut bien-tôt ſon effet,
Le Château fut mis en decret,
Je crois qu'aiſément on devine
Que cela veut dire en ruine ;
Tandis qu'en ſa ſimplicité,
Par un travail toujours utile,
La Ferme acquit encor plus de ſolidité,
Et voulut bien donner azile
Au Maître du Château dans ſon adverſité.

LE FASTUEUX.

Oh Ciel ! qu'entends-je ? & quelle image effrayante pour moi ?

LA VERITE'.

Dites conſolante.

LE FASTUEUX.

Oüi, Déesse, mes yeux sont ouverts, & je goûte d'avance les avantages de mon changement.

SCENE XII.

MERCURE, LA VERITE', LE FASTUEUX.

MERCURE.

HE' bien, Déesse, je viens sçavoir où vous en êtes?

LA VERITE'.

Vous le voyez, ce mortel étoit livré aux plus grandes erreurs, & il s'est rendu à la Verité.

MERCURE.

Je vous amène aussi les sujets du Gentilhomme que vous avez corrigé; ils viennent en foule vous rendre graces du changement de leur Seigneur.

LA VERITE'.

Qu'ils entrent, je les verrai avec plaisir.

LE FASTUEUX.

Je veux me joindre à eux avec ma suite.

LA VERITE' *au Public.*

C'Est à vous maintenant, Messieurs, à prononcer
Sur la Verité Fabuliste:
Aprouvez-vous qu'elle persiste
Dans le genre nouveau qu'elle vient d'embrasser:
Elle auroit bien encor d'autres Fables à faire,
C'est à vous à l'encourager,
Et nous avons dans cette affaire,
Moi, le seul desir de vous plaire,
Vous le droit de me corriger.

SCENE DERNIERE.*

LE FAUX POLITIQUE, LA VERITE'.

LE FAUX POLITIQUE.

ENcore un moment, Déesse, je vous en supplie; je n'ai qu'un mot à vous dire.

LA VERITE'.

Vous pouvez parler; que voulez-vous de moi?

* Cette Scéne a été ajoutée depuis les premieres representations.

LE FAUX POLITIQUE.

Vous voyez l'Homme de France le plus au fait des intérêts des Princes ; & le Citoyen le plus zelé.

LA VERITE'.

Vous réuniſſez là deux grandes qualités ; on juge cependant à votre air que vos talens ne vous ont pas mis trop à l'aiſe.

LE FAUX POLITIQUE.

C'eſt que je ne ſuis pas interreſſé, je donne mes avis *gratis*.

LA VERITE'.

Je crois auſſi que c'eſt tout ce qu'ils peuvent valoir.

LE FAUX POLITIQUE.

Que dites-vous, Déeſſe ? ils vaudroient des millions s'ils étoient ſuivis ; mais on eſt dans ce païs-ci d'une ſécurité qui me fait trembler.

LA VERITE'.

Et ſur quoi voulez-vous que les autres tremblent de même ?

LE FAUX POLITIQUE.

Comment, Déeſſe ? n'eſt-ce pas une choſe démontrée, que la jalouſie des Nations voiſines contre la nôtre ?

LA VERITE'.

Je n'en crois pas un mot, je vois même tout le contraire ; l'Europe aujourd'hui n'eſt plus qu'une Famille bien unie.

LE FAUX POLITIQUE.

Tant pis, vraiment; voilà par exemple ce que je voudrois empêcher.

LA VERITE'.

Et pourquoi ?

LE FAUX POLITIQUE.

Parce que cette union peut se tourner un jour contre nous.

LA VERITE'.

Quelle extravagance ! vous seriez un Homme bien dangereux si vous n'étiez pas un visionnaire. Mais indépendamment des bonnes intentions de toute l'Europe, je veux d'un mot vous faire voir combien vous errez.

LE ROCHER ET LES FLOTS.

FABLE.

UN énorme Rocher, du profond de la Mer,
Elevoit jusqu'aux Cieux sa tête sourcilleuse,
Et contre sa masse orgueilleuse,
Quand les Flots irrités à la fureur de l'air,
Joignoient leur fougue impétueuse,
Ils venoient s'y briser ; & dans le sein des Eaux
Tombpient Pilotes & Vaisseaux ;
Lorsqu'un doux Zephire au contraire
Soufflоit, & régnoit sur les flots,
Aux Navires, aux Matelots,
Ce Rocher devenoit un abri salutaire.

FRANCE, vous êtes ce Rocher ;
Comme lui soyez immobile ;
Votre politique est facile,
L'éfort de vos Voisins ne doit point vous toucher,
VOUS EN SEREZ TOUJOURS OU L'ECUEIL, OU L'ASILE.

LE FAUX POLITIQUE.

C'est donc là votre sentiment ?

LA VERITE'.

Oüi, & je crois qu'il n'y en aura pas deux.

LE FAUX POLITIQUE.

Adieu, Déesse, je vais faire imprimer un Mémoire qui prouvera le contraire.

LA VERITE'.

Le bon marché ne le fera pas lire.

Il s'en va.

LA VERITE' *au Public.*

MEssieurs, qu'il n'en soit pas de même
Des Fables, que dans peu je ferai debiter :
Faites jusqu'à la fin, honneur à mon sistême,
Permettez-moi de m'en flatter.
Il ne faut point lasser l'Auditeur bénévole,
Il est un certain point où l'on doit s'arrêter :
Que la lecture me console
Du regret que j'aurai de n'en plus réciter !
Vos aplaudissemens m'en ont donné parole.

F I N.

RECUEIL

DE

FABLES.

RECUEIL

DE

FABLES.

RECUEIL DE FABLES.

JUPITER, ET LES ANIMAUX.

FABLE I.

LOrsque le Maître du tonnerre
Eut formé les Cieux & la Terre,
Créé l'Homme & les Animaux ;
Il voulut à chacun assigner en partage
Une fonction, un usage,
Et fixer de leurs jours le terme & les travaux :
Toi, dit-il au Baudet, le destin de ton être
Est de prêter le dos aux fardeaux, que ton Maître
Desirera de t'imposer ;
Et tu vivras autant d'années,
Que dans le cours d'un mois j'ai marqué de journées ;

Trente ans ! dit le Baudet ; ah ! daignez m'excuſer,
Seigneur, c'eſt trop de jours, pour autant de ſouffrance :
Otez-en vingt au moins : paſſe ; je le veux bien.
Alors le Dieu s'adreſſe au Chien ;
Tu ſeras par ta vigilance,
Des Fermes, des Troupeaux commis à ta défenſe,
Gratuitement gardien ;
Car tu n'en auras pas pour cela plus de bien ;
Mais dans ces fonctions illuſtres
Tu paſſeras plus de ſept luſtres.
Ah ! Seigneur, moderez la Loi,
Sept luſtres, dans un tel emploi !
De cinq hélas ! faites-moi grace :
Volontiers, dit le Dieu. Le Singe enſuite paſſe :
Toi qui n'eſt bon à rien, lié, plein de beſoins,
Tu ſeras le jouet des Enfans, des Eſclaves,
Et tu vivras dans les entraves,
Six olympiades au moins.

Six ! ah ! d'un tiers, Seigneur, abregez, je vous prie,
Une ſi ridicule vie.
Soit : Puis il vînt à l'Homme, & le Dieu des Humains,
Lui dit, chef-d'œuvre de mes mains,
L'Univers eſt ton apanage,
Tous ſes treſors ſont ton partage,
Joüis-en bien, ils ſont à toi ;

Mais il faudra dans peu que tu les abandonnes ;
Tu verras au plus trente Automnes :
O Ciel ! vous me glacez d'effroi :
Eſt-il juſte, grand Dieu, qu'un bien ſi déſirable,
Qu'un bien, qui vient de vous, ſoit auſſi peu durable?
Ah ! du moins, qu'il me ſoit permis,
Puiſqu'enfin il faut que je paſſe,
D'ajouter à mes jours, pour un plus long eſpace,
Ceux que l'Aſne, le Chien, & le Singe ont remis.
Fort bien, dit Jupiter, oüi, je t'en fais largeſſe ;
Mais à condition que juſques à la mort,
Après trente ans faits, ton eſpece,
En jouiſſant des jours que chaque animal laiſſe,
Jouïra d'un ſemblable ſort.

Hélas ! il eſt trop vrai ; nous pouſſons la jeuneſſe,
Et nous en profitons juſqu'à trente ans au plus ;
Pendant ce tems, plaiſirs, amour, & bonne chere,
Font nos amuſemens, & nos ſoins aſſidus ;
C'eſt l'état que d'abord Jupiter nous ſçut faire.
Paſſé ce tems, grandeurs, ſoin de ménage, affaire,
Viennent nous ſurcharger de leur énorme faix ;
Pour-lors, c'eſt l'état des Baudets.
A cinquante ans & moins, nous ſentons la miſere
Du Chien, gardien des troupeaux ;
Pour conſerver les biens acquis par tant de maux,

Nous nous privons du néceſſaire,
Nous immolons notre repos:
Enfin, tels que le Singe arrêté par ſa chaîne,
Qui n'a ni paix, ni liberté,
Nous ſommes détenus par la caducité,
Et ſouvent pour ſurcroît de peine,
Nous ſommes, comme lui, les malheureux joüets,
Et des enfans, & des valets.

LES DEUX RUISSEAUX.

FABLE II.

DU haut d'une Montagne aride,
A travers des rochers, formant mille détours
Un Ruiſſeau s'échapoit ; & ſa chute liquide
Enrichiſſoit un Fleuve, encore plus rapide
A chercher la fin de ſon cours.
Ce Fleuve, fier de ſa fortune,
Alloit en faire hommage au Souverain des mers ;
C'eſt une loi de l'Univers,
Mais que tout Souverain rend un peu trop commune,
Ils veulent trop auſſi reſſembler à Neptune,
Et prennent là-deſſus, ce me ſemble, un travers.
Mas ce n'eſt point là notre affaire.
Revenons au Ruiſſeau, qui ſuivoit tous les jours
Sa pente naturelle, & ſon cours ordinaire,
Et n'en auroit pour rien voulu changer le cours,
Bien different d'un jeune frere,
Qu'il avoit de la même mere :
Ce cadet s'étoit mis dans ſon petit cerveau,
Qu'il méneroit plus douce vie
Si, détournant ſon filet d'eau,
Il ſe jettoit dans la Prairie.

Là, je verrai, dit-il, & mille & mille fleurs ;
Je savourerai les odeurs
De ces enfans de Zephire, & de Flore,
Et pour grossir mes eaux, j'amasserai les pleurs
De la belle & naissante Aurore ;
Là, parmi les parfums, & les vives couleurs,
Je formerai des bains, & je verrai les belles
Venir confier à mes eaux
Leurs graces les plus naturelles,
Je les embrasserai dans le sein de mes flots.
Il se laisse entraîner à cette fausse image,
Mais hélas ! quel fut son partage ?
Après un peu de tems le malheureux croupit ;
Au lieu que pompeux & celebre,
Son aîné se mit en crédit,
Autant que le Danube, & l'Ebre.

Belle leçon, pour le voluptueux !
Son plaisir devient son suplice ;
Il périt, quand le vertueux
Ne trouve qu'honneur, & délice.

LE CHIEN, ET LA STATUE.

FABLE III.

PRès de la porte d'un boſquet,
On avoit fait poſer une haute Statuë,
C'étoit celle du tems ; la figure étoit nuë,
Et ſon attitude expliquoit
Ce caractere impitoyable,
Qui fait tout ſuccomber ſous ſa faulx redoutable.
Un Chien par-là ſouvent paſſoit,
Et dans l'effroi qui le preſſoit
A l'aſpect de la faulx, qui lui ſembloit réelle,
Il prenoit ſon eſcouſſe en paſſant devant elle,
Et Dieu ſçait les cris qu'il pouſſoit,
Tout le bois en retentiſſoit.
Un jour, accompagnant ſon Maître,
Il s'écria de même, & ſon Maître auſſi-tôt,
A qui donc en as-tu ? pourquoi crier ſi haut ?
Regarde, & reconnois ce que tu vois paroître.
C'eſt un fantôme vain en marbre executé.
Mais ce marbre prit la parole,

Et dit, ſi de l'image il eſt épouvanté ;
Sa crainte n'eſt pas ſi frivole :
Toi, qui ſçais la réalité
Du Tems qui détruit tout, & qui toujours s'envole ;
Sans faire ton profit de cette verité,
Ta conduite eſt encore plus folle.

LE SANGLIER, ET LE RENARD.

FABLE IV.

UN Renard, un jour, en rodant,
Rencontre au bord d'un bois un Sanglier prudent,
Qui sur le tronc d'un chêne aiguisoit ses défenses.
Oh oh ! dit le Renard, tu prends là des avances
Bien inutiles à mon gré,
L'ennemi n'est pas dans le pré,
Attend le moment des offenses.
Mais l'autre lui répond, je suis plus assuré
Lorsque je suis bien préparé ;
Je préviens ainsi les allarmes ;
Car il n'en est plus tems quand le champ est ouvert.

Dans la paix on forge les armes,
Et dans la guerre l'on s'en sert.

LE VIEUX CHEVAL, ET LE POULAIN.

FABLE V.

DAns un abondant pâturage,
Un Courſier paſſoit ſes vieux jours
Plus heureux dans leur dernier cours,
Qu'il ne le fut jamais au Printems de ſon âge;
De glorieux travaux il s'étoit acquitté,
Et retrouvant enfin la douce liberté,
Il goûtoit ſagement ce tardif avantage.
Un Poulain, dans le même pré,
S'élevoit, paiſſoit à ſon gré,
Faiſoit mainte & mainte gambade,
Au Vieillard quelquefois lançoit une ruade,
(Vieillard pourtant doit être révéré,
Mais celui-ci n'étoit point formaliſte,
Même il avoit de la gaieté,
C'eſt aſſez d'être vieux ſans encore être triſte:)
Des façons du Poulain il étoit enchanté;
Il trouvoit une volupté
A voir croître un Enfant, à lui montrer la route
Que dans le monde il doit tenir;
Il aimoit à l'entretenir

De ſon état prochain, & de ce qu'il en coûte,
Pour aprendre à s'y maintenir :
Ou pour la Guerre, ou pour la Chaſſe,
Il lui donnoit enfin leçon très-efficace :
Mais hélas ! quand il vit venir
L'inſtant de ſe quitter, il répandit des larmes,
Et lui dit, mon Enfant, tu vas dans les allarmes,
Dans les maux, les tourmens, paſſer tes plus beaux jours,
Tu n'auras de repos qu'à la fin de leur cours ;
De ton premier Printems tu vois finir les charmes,
Ton Hiver en aura, mais ils ſeront trop courts.

Hélas ! voilà bien la peinture
Des deſtins réſervés à l'humaine Nature.

LE PAYSAN, ET LA RIVIERE.

FABLE VI.

UN Ruſtre élevé dans un bois,
En ſortit un beau jour pour la premiere fois,
A deſſein de chercher un nouveau domicile;
Mais ſon projet fut inutile.
Notre Ruſtre ignoroit qu'il fût dans l'Univers,
De ces Eaux, qui roulant ſans ceſſe au ſein des Mers,
Aux pas du Voyageur forment mainte barriere;
Et ſe trouvant bien las au bord d'une Riviere:
Oh oh! que vois-je donc ici?
Il faut qu'il ait bien plû dans tout ce canton-ci;
Attendons que cette eau s'écoule;
Il s'aſſied pendant qu'elle roule:
Peut-être, dit-il, qu'à la fin
Elle me permettra de ſuivre mon chemin;
Mais ſon eſpérance fut vaine,
Il n'en vit point finir le cours,
La Riviere coula toujours,
Et le Ruſtre perdit ſon attente & ſa peine.

Combien

Combien d'ignorans, d'indiſcrets,
Qui s'embarquent ſur un peut-être ;
Aprenez votre route, & vous irez après ;
N'entreprenez rien ſans connoître.

LE RAT ET LE BOEUF.

FABLE VII.

UN Rat de la petite eſpece,
Inſolent malgré ſa foibleſſe,
Un jour d'un Bœuf énorme alla mordre le pié,
Il auroit payé la morſure,
Mais il court à ſon trou ; ſa retraite étoit ſure,
Pour jouir des clameurs du Bœuf eſtropié.
L'Animal furibond faiſoit voler la poudre,
Ses longs mugiſſemens reſſembloient à la foudre,
Mais, inutile rage ! impuiſſante fureur !
Loin d'en avoir la moindre crainte
Le Rat, tout-à-fait hors d'atteinte,
Brave ſon adverſaire, inſulte à ſa douleur,
Et lui crioit de loin : Nous en avons vu d'autres,
Croyez-vous donc que vos parens
Vous faſſent auſſi forts que grands ?
Vous avez vos vertus, mais nous avons les nôtres ;
Sachez quand parmi nous nous formons des partis,
Qu'il n'eſt guére de grands que nous ne puiſſions mordre,
Et que la fureur des petits
Cauſe ſouvent bien du deſordre.

LES SERINS, ET L'HIRONDELLE.

FABLE VIII.

DAns une voliere dorée,
Une famille de Serins
Poſſedoit d'amples magaſins,
Proviſion bien aſſurée,
Mouron, biſcuits, & divers grains:
Une eau vive couloit dans de petits baſſins
Où la troupe à longs traits étoit deſaltérée;
Dès l'inſtant que l'Aſtre du jour,
De ſes rayons naiſſans embelliſſoit leur cage,
Juſqu'au ſoir, ces oiſeaux du plus tendre ramage
Rempliſſoient leur brillant ſéjour,
Et paroiſſoient contens de leur partage.
Un ſeul point les touchoit, ils trouvoient que la mort
Venoit trop tôt finir leur ſort.
L'un d'eux affoibli, traînant l'aile,
Voyant paſſer une Hirondelle
Prête à s'en retourner dans le climat lointain,
Où pour fuir les frimats la prudence l'apelle;
Arrêtez-vous, dit-il, & puiſque le deſtin

Vous a permis de voir l'une & l'autre Hemiſphére,
Il eſt un doux plaiſir que vous pouvez nous faire ;
Daignerez-vous combler nos vœux ?
Vous allez viſiter ces Iſles fortunées,
Pour patrie aux Serins autrefois deſtinées ;
Conſultez nos parens, & que quelqu'un d'entr'eux
Vous diſe par quelle induſtrie
Ils ſçavent conſerver leur vie ;
Ils ſont preſque immortels, nous vivons peu de jours,
Qu'ils nous enſeignent l'art de les rendre moins courts.
Je t'entens, reprit l'Hirondelle,
Comme eux je le connois ce ſecret ; la ſanté
Ne vient que de la liberté,
Et ſur tout d'une vie & ſimple & naturelle.

LES DEUX LOUPS.

FABLE IX.

DEux Loups affamés de carnage
N'ayant depuis deux jours trouvé rien à croquer,
Virent du bord d'un bois dans un gras pâturage,
Troupeau nombreux ; mais comment l'attaquer ?
Le Berger, & ſes Chiens en garde
Etoient là pour les empêcher
D'aprocher,
Et le couple cruel à deux fois y regarde.
Nous éloignerons-nous ſans oſer rien tenter ?
Non, dit l'un, la faim qui me preſſe
M'inſpire tout à coup une nouvelle adreſſe,
Il s'agit à preſent de nous bien concerter ;
Je puis ſans avoir peur que le Berger me voie,
Caché dans ce foſſé m'aprocher de la proie ;
Quand tu m'en verras aſſez près,
Seconde mon projet, c'eſt un coup de partie,
A travers ce hallier épais,
Fais bruſquement une ſortie,
Marche droit au Berger ; lui, le fer à la main
Sans doute avec ſes Chiens voudra te mettre en fuite,

Tandis qu'ils te ſuivront, tu peux être certain
Que je choiſirai mon butin,
Nous le partagerons enſuite.
Après ce deſſein bien conçû,
Voilà nos partiſans qui marchent en cet ordre,
L'un tout à découvert, l'autre ſans être vû,
Bien aſſuré d'emporter de quoi mordre.
A celui qui paroît le Berger auſſi-tôt
Lâche ſes deux mâtins, & le brave Pataut;
Le Loup au petit trot retourne & les emméne,
Le Berger d'y pouſſer, & pendant ce tems-là,
L'autre Loup ſort de la gorge prochaine,
Prend un gros Mouton & s'en va.

Ce que fit le Berger nous fait aſſez connoître,
Qu'il ne faut pas d'abord trop avant s'engager;
Que ſouvent le fort du danger
N'eſt pas où l'on le voit paroître.

JUPITER, ET LE LIMAÇON.

FABLE X.

QUand le Pere des Dieux eut ceſſé de créer
Les Animaux de la nature,
Deſirez, leur dit-il, je jure
Que quelques ſoient vos vœux je vais les agréer.
Il tint en effet ſa promeſſe;
Chaque animal, dans ſon eſpece,
Deſira quelque choſe, & le Dieu l'accorda.
Mais vint le Limaçon, qui pour tout demanda,
Qu'on lui permit d'avoir ſon domicile
Sans ceſſe attaché ſur le dos;
Le Dieu lui répondit, la choſe eſt difficile,
Non pour moi, mais pour ton repos;
Ta demande eſt trop indiſcréte:
Ah! Seigneur, lui dit l'Animal,
J'aime mieux avec moi tranſporter ma retraite,
Quand j'y devrois être plus mal,
Que d'être chez autrui; d'ailleurs quel avantage
De fuir quand je voudrai le mauvais voiſinage!

Bien des gens pour même raiſon
Voudroient tranſporter leur maiſon,
Et trouvent le Limaçon ſage.

L'OUVRIER, ET L'IMAGE DE JUPITER.

FABLE XI.

UN Artisan laborieux
Obligé de chommer des Fêtes & des jeux,
Qui lui faisoient quitter trop souvent son ouvrage :
Se plaignant du Maître des Dieux,
Osoit ainsi s'en prendre à sa Divine Image.
Quoi, donc ; si-tôt que tu parois,
Il faut en tous lieux que tout cesse ?
Et c'est même avec grands aprêts
Qu'on fait célébrer ta paresse :
Cependant qu'est-ce que tu fais ?
Te voila dans ta niche avec aise & molesse,
Et de ton entretien nous payons tous les frais ;
Mais le Dieu, souriant, lui dit, pauvre imbécile,
Que serois-tu sans moi ? je benis ton travail,
Je jaunis tes guérets, j'engraisse ton bétail ;
Je fais plus, je te rends agile,
Car ce tems de repos, dont tu me fais un tort,
Te délasse & te rend plus fort :

Tu tiens donc de ma main l'agréable & l'utile.

Voilà l'homme en effet, dans son aveugle erreur,
Le bien lui semble un mal, & le mal un bonheur.

LES NOYERS.

FABLE XII.

L'Hiver par ſes plus noirs frimats,
Cruel Tyran de la nature,
Avoit déſolé nos climats,
Bois, Prez, Champs, Animaux en ſouffrirent l'injure,
Peu ſe ſauvérent du trépas.
Après ce funeſte ravage,
Les mortels, vifs ſur leurs beſoins,
Pour remédier au dommage,
Employérent bien-tôt & mille & mille ſoins;
Mais leur empreſſement leur nuiſit davantage,
Car tel qui veut le plus n'a ſouvent que le moins.
Un Homme de ce caractére,
Elevoit des Noyers, il veut les arracher
Aux ravages affreux que l'Hiver vient de faire;
Et d'une hache téméraire
Il s'obſtine à les ébrancher
Plutôt qu'il n'étoit néceſſaire:
Mais il n'en ſauva point. Son voiſin au contraire,
Homme prudent & modéré,
Qui ſe fioit à la nature
Toujours fidéle, & toujours ſure;

Laiſſa venir la ſéve, & tout fut réparé.

Admirable leçon ſur notre impatience,
Et ſur notre vaine ſcience ;
Du ſuc des végétaux orgueilleux poſſeſſeurs,
Nous y fondons trop d'eſpérance,
Nous nous croyons en droit de faire violence,
Aux ſuprêmes décrets des trois fatales Sœurs.
Craignons la fauſſeté de notre conjecture,
Notre raiſon nous trompe, & jamais la nature.

LE CHIEN COUCHANT, LA DAME ET LE PETIT CHIEN.

FABLE XIII.

UN Seigneur campagnard amateur de la chaſſe,
Avoit un Chien couchant qu'on ne pouvoit payer,
Quêtant avec ſageſſe, arrêtant avec grace,
Et qui raportoit ſon gibier,
Toujours ſain, & toujours entier;
Enfin c'étoit dans ſon eſpece,
Le Phœnix des Chiens du païs.
Pour ſon malheur, il venoit au logis
Une Dame chérie, une vive maitreſſe,
Qui dans la maiſon ordonnoit,
Et qui toujours avec elle amenoit
Un petit chien hargneux, objet de ſa tendreſſe:
Le Roquet, d'abord qu'il venoit,
Couroit à la loge du Bracque,
Et lui propoſoit une attaque,
Le bon Bracque ſe détournoit,
Rentroit au gîte, & s'y tenoit:

Il regarde en pitié l'indiſcret qui l'offenſe,
Et le dédaigne trop, pour en tirer vengeance.
Le Roquet, piqué du mépris
Que le Bracque faiſoit de ſon bruyant murmure,
Oſa lui faire une morſure;
Oh! pour le coup il y fut pris,
Il eût le coup de dent à double & triple uſure;
Auſſi-tôt voilà de grands cris,
La Dame accourt avec le Maître,
Bâtons de tous côtés ſur le malheureux Chien;
Aſſommez, dit la Dame, aſſommez-moi ce traître;
Le Chaſſeur immobile alors ne diſant rien:
Oüi, dit le Bracque, c'eſt fort bien
Eſt-ce ainſi, Maitre ingrat que tu prends ma défenſe?
Eſt-ce donc là la récompenſe
Des ſervices qu'ici je te rends tous les jours?
Mais on n'écouta point de ſi juſtes diſcours,
La Dame juſqu'au bout voulut avoir vengeance.

Etrange opiniâtreté,
Qui va juſqu'à la frenéſie,
Belles, avez-vous donc droit de mort & de vie?
Je ſçai qu'on doit ceder à votre volonté,
Mais mettez-y de l'équité,
Equité n'eſt pas fantaiſie,
Et ſeroit mieux à la beauté.

LA POULE, ET LES CANETONS.

FABLE XIV.

DEs œufs de Cane furent mis
Sous une Poule, & la bonne femelle
Les couvoit avec un grand zèle
Dans l'eſpoir d'avoir des petits.
Un beau matin, au lever de l'Aurore,
Elle vit là couvée éclore,
Sa joie auſſi-tôt éclata,
On battit de l'aîle, on chanta,
Jamais Poule ne fut ſi contente, & ſi fiere;
Mais ſa ſurpriſe fut entiere,
Quand à quelques inſtans de là,
Elle vit que la troupe alloit à la riviere.
Enfans, que veut dire cela?
Où courez-vous? quelle folie!
Venez ſur ce fumier, c'eſt là
Que vous trouverez votre vie:
Mais à meſure qu'elle crie,
Canetons de nâger, d'aller entre deux eaux;
De barbotter dans les roſeaux,

En un mot de ſuivre un génie
Que la Poule en couvant n'avoit pû leur ôter.

Quoiqu'on ſe donne de torture,
Rien n'eſt ſi fort que la nature ;
On la voit toujours l'emporter.

LE LION ET LE RENARD.

FABLE XV.

La premiere fois qu'un Renard
Aperçut le Lion, animal redoutable;
Il eut une peur effroyable,
Et s'enfuit bien loin à l'écart.
A quelque tems de là, le voyant reparoître
Avec un œil moins agité,
Il ose un moment de son Maître
Enviſager la majeſté.
Il l'évite pourtant, mais avec moins d'allarmes,
A la troiſiéme fois il fuit plus lentement;
Puis à la fin s'accoutumant
A le conſidérer, il lui trouva des charmes,
Ou plutôt le feignit, & vint au compliment.
Les Renards n'en ſont jamais chiches;
Auſſi fut-il reçû très-favorablement.

Avec les grands, avec les riches,
Le flatteur eſt toujours ſûr de l'évenement.

LE VERGER, ET LA SOURCE.

FABLE XVI.

DAns un Valon, l'amour de la Nature,
Un Sage avoit pour tout treſor
Un Verger qui n'offroit que ſes fruits pour parure,
Charmes plus précieux que le marbre & que l'or.
Les arbres, ſur un ſol fertile,
Qu'une ſource abondante enrichiſſoit encore,
Preſentoient tour à tour l'agréable & l'utile.

Notre Sage étoit généreux,
Et les Dieux d'autant plus beniſſoient ſon ouvrage,
Qu'il ſoulageoit les malheureux,
Et faiſoit de ſon bien un vertueux uſage.

Chargé d'ans, il perdit le jour,
On lui donna des pleurs dans les lieux d'alentour.
Le petit bien vacquant arrondit l'héritage
D'un gros Seigneur; c'étoit un de ces Partiſans
Si renommés par leur pillage.
Adieu ſecours, adieu preſens,
Tels Pirates jamais ne furent bienfaiſans.

Celui-ci dès long-tems brûloit d'impatience,
De détourner la Source en ſon vaſte jardin;
Le foible trop ſouvent ſçait par expérience,
Ce qu'il doit redouter d'un trop puiſſant voiſin.

Le Sage n'étant plus, cette injuſte entrepriſe
Fut hélas ! bien-tôt miſe à fin :
La Source à d'autres loix ſoumiſe,
Par des chemins nouveaux ſortit de ſon baſſin.

Ma ſœur, dit le Verger, quelle eſt votre inconſtance ?
Ce ſéjour, où vos eaux conſervoient l'abondance,
Ne peut donc fixer vos deſirs ?
Eſt-ce là le reſpect que vous faites paroître
Pour la mémoire d'un bon maître,
Dont nous faiſions tous les plaiſirs ?
Vous vous flattez déja qu'en jets-d'eau transformée,
Vous bondirez juſques aux Cieux,
Et de ce vain eſpoir follement animée
Vous trouvez votre ſort plus beau, plus glorieux.
Vous ſecondiez les ſoins d'un ami ſecourable,
Vous ne ſervirez plus qu'un riche faſtueux,
Bornée à fournir l'agréable,
Quittez-vous ſans regret un emploi vertueux ?
Non, dit la Source, j'en murmure;
Tous les treſors de la Nature

Sont offerts aux humains pour leur utilité ;
Mais tu vois quelle eſt leur foibleſſe,
Ils ne font ſervir la richeſſe
Que pour la folle vanité.

LE MOUTON, ET LE LOUP.

FABLE XVII.

UN Mouton qu'élevoit la fille d'un Fermier,
De la fenêtre d'un grenier
Voyoit passer un Loup, l'effroi de la contrée :
Bon jour donc, Monsieur le Boucher,
Vous irez à jeun vous coucher,
Si vous comptez de moi ce soir faire curée ;
Je me mocque de vous, grincez-moi bien les dents,
Porte-toison vous fait la nique,
(C'étoit pour un Mouton des discours bien fendants,)
Aussi le Loup lui dit : Si j'étois là-dedans,
Je te ferois chanter toute une autre musique,
Adieu, conserve-toi, tien-toi gras & dispos,
Tu sortiras peut-être un jour du domicile.

Etre fier dans un sûr azile,
C'est être fier mal à propos.

LA LIQUEUR, ET LES DEUX VASES.

FABLE XVIII.

SOrtant de l'alambic, une Liqueur parfaite,
De ſes baumes exquis répandoit la douceur,
Et demandoit comme faveur,
A l'Artiſte qui l'avoit faite,
Qu'en deux Vaſes choiſis, il lui donnât retraite.
Ces Vaſes pourront bien, dit-elle, ſe vanter
Du dépôt de mon ambroiſie,
Mais ne laiſſez pas s'évanter
Les eſprits que je leur confie,
Du moins juſques au tems qu'il faudra me goûter.
Alors devenus plus aimables,
Même quand je n'y ſerai plus,
Ils répandront partout ces parfums agréables
Dont ils furent d'abord imbus.
L'Artiſte flatté de la gloire,
Que lui préſage la Liqueur,
Cherche dans ſon laboratoire,
Deux Vaſes qu'il jugeoit dignes de cet honneur
Mais, differens de leur nature,

L'un conſerva toujours la Liqueur dans ſon ſein,
Elle y devint encore & plus douce, & plus pure;
L'autre, qui n'étoit pas ſi ſain,
Tourna l'Elixir en venin.

Cet apologue eſt la peinture
Des fruits de l'éducation;
Dans les uns ils ſont nouriture,
Dans les autres corruption.

LE JEUNE ENFANT, ET LE SCORPION.

FABLE XIX.

UN Enfant dans un pré, par récréation,
Couroit après des ſauterelles ;
Mais, un jour courant après elles,
Il penſa prendre un Scorpion.
L'Animal venimeux lui dit, jeune Embrion,
Ne me touche point, prens bien garde,
Vois-tu ce trait vangeur ; s'il faut que je le darde,
C'eſt fait de toi, tu périras ;
Indiſcret Mirmidon, vois à quoi tu t'éxpoſes ;

Mais on eſt ſouvent dans ce cas,
Faute de connoître les choſes,
On ſe met tous les jours à deux doigts du trépas.

LE ROI DE THEATRE, ET L'ECOLIER.

FABLE XX.

UN Ecolier avoit dans un Spectacle,
Goûté par-dessus tout un Acteur renommé,
Qui se croyoit lui-même un prodige, un miracle,
S'estimant beaucoup plus qu'il n'étoit estimé.
Notre jeune homme en étoit si charmé,
Qu'il donnoit à l'Acteur le mérite & la gloire,
Des vers, des sentimens récités de mémoire,
En un mot, il croyoit l'Histrion un Héros,
C'étoit assurément bien croire;
Voilà comme toujours nous donnons dans le faux.
Notre Ecolier opiniâtre
Dans son erreur, dans ses desirs,
Epargna quelque tems sur ses menus plaisirs,
De quoi traitter un jour l'Acteur qu'il idolâtre;
Il l'invite à dîner; le Monarque s'y rend;
Mais qu'il fut trouvé different!
Soit qu'il raisonne, ou qu'il folâtre
Ce Roi n'avoit plus rien, ni de fin, ni de grand,
Il n'étoit plus sur son Théâtre.

L'Ecolier en rougit ... Combien eſt-il d'objets ;
Qu'il ne faut jamais voir de près.
On riroit bien ſouvent du plus grand Perſonnage ;
S'il découvroit ſes propres traits ;
Le maſque heureuſement eſt pris pour le viſage.

LE VAUTOUR, ET LE CHIEN.

FABLE XXI.

DEs timides oiſeaux deſtructeur redoutable,
Un Vautour croyant expier
Toutes les cruautés dont il étoit coupable,
Au Temple de Pallas alloit ſacrifier :
Il aporte à l'Autel la Victime ſanglante
Dont ſon bec vient d'ouvrir le ſein.
Un Mâtin, que la faim tourmente,
Feint d'abord d'aprouver un ſi pieux deſſein :
Mais cet avide Paraſite,
Voyant les dons offerts, prit un ton hypocrite,
Et dit au Vautour : Penſez-vous
Apaiſer jamais le courroux
De la Divinité que votre aſpect irrite ?
Voyez l'affreux regard qu'elle lance ſur nous,
Elle rejette nos offrandes,
Croyez-moi fuïons de ces lieux,
Il ne faut point tenter les Dieux,
Leurs vengeances en ſont plus grandes.
A ces mots, le Chien d'emporter

Un bon morceau de la Victime,
Et le Vautour de s'y jetter,
De prétendre ſa part, & de la diſputer,
Sans ſonger que c'étoit commettre un nouveau crime.

En vain quelques remords inſpirent au méchant
De réformer ſon caractere ;
L'occaſion la plus legere
Le rend à ſon premier penchant.

LE MAISTRE PAULMIER, ET SON ELEVE.

FABLE XXII.

UN Maître de Paulme en son art
Instruisoit un jeune Novice,
Très-agile à cet exercice,
Mais trop ardent ; & le Vieillard
Lui répetoit toujours : Pour devenir habile,
Possedez-vous, soyez tranquile ;
Jouer trop vivement, c'est jouer au hazard ;
La balle d'elle-même au Joueur vient se rendre,
Pour la juger, il faut l'attendre ;
Qui veut la prévenir, la perd le plus souvent.
Conseils, que l'Ecolier ne pouvoit pas comprendre ;
Quand la balle voloit, il couroit au-devant,
Aussi manquoit-il de la prendre.

Esprits impatiens, voilà votre portrait ;
Dans un projet, dans une affaire
Hâtez-vous, tout devient contraire ;
Attendez, tout vient à souhait.

L'ASNON, ET SON PERE.

FABLE XXIII.

UN Aſnon dans un pré faiſoit mainte gambade,
Qui viſoient à la cavalcade,
Et ſon pere étoit aſſuré
Qu'il ſeroit par ce fils un jour bien honoré.
Courage, diſoit-il, bien-tôt dans la carriere
Tu ſçauras te couvrir d'une noble pouſſiere,
Tu ſeras propre à tout, à courſe, à carouſel,
En un mot, ta grande proüeſſe
Fera reſpecter ton eſpece,
Et rendra ton los immortel.
Cependant l'Aſnon prit croiſſance;
Mais à meſure qu'il croiſſoit,
Gentilleſſe de corps & de façons baiſſoit,
Tant qu'enfin il devint digne de ſa naiſſance.
Le Pere en parut affligé,
Et lui dit, par quelle diſgrace
Faut-il que ta vertu s'efface?
Qui peut t'avoir découragé?
Je n'ai point perdu le courage,
Lui répondit l'Aſnon, je n'en ai jamais eu;
Que venez-vous ici me parler de vertu?

Ce n'eſt point là notre partage.
Il eſt vrai qu'en notre bas âge,
Nous ſommes un peu plus legers ;
Mais ces talens en nous ſont courts, & paſſagers,
Etre lourds c'eſt notre apanage.

Peres, pour vos enfans ſoyez moins prévenus ;
J'ai vû les plus jolis, francs baudets devenus.

LE VOYAGEUR DE RETOUR CHEZ LUI.

FABLE XXIV.

APrès un grand & long voyage,
Un homme en ſon païs ſe voyant de retour,
Se fit une petite Cour
Des principaux de ſon Village,
Leur contant à tous chaque jour,
Quelque miracle, quelque tour,
Et toujours à ſon avantage.
Ces gens ſimples, de bonne foi,
Croyoient ce qu'il diſoit, & le trouvoient palpable,
L'admirant tellement, qu'ils l'auroient élû Roi,
Si la choſe eût été faiſable.
Un Sournois un jour, Homme froid,
S'étoit fouré dans l'auditoire,
Et l'écoutoit chanter ſa gloire;
D'un pied leger autant qu'adroit,
(Toute l'Eſpagne encor en garde la mémoire,)
Un ſoir, dit le Conteur, je ſautai le Détroit.
L'Auditeur ſouriant, ſe léve à cet endroit,
Et dit tout le monde vous croit;

Mais

Mais qu'avez-vous besoin de nous faire une histoire,
Quand nous pouvons par vous toucher la chose au doigt ;
Tenez, sautez le Promotoire,
Le voilà devant vous, & témoins de l'exploit
Nous publierons votre victoire.

Evitez de dire ces faits
Qui peuvent paroître incroyables ;
Quand même ils seroient véritables,
Il ne faut les conter jamais ;
Ne dites tout au plus que ceux qui sont probables.

LE VIEUX CERF, ET SON FAON.

FABLE XXV.

UN jour un Faon dit à son Pere,
Vous êtes plus fort que le Chien,
Vous pouriez dans votre colére
Facilement vous en défaire ;
Votre haute ramure en est un sûr moyen ;
Pourquoi donc devant lui fuir d'un pas si rapide ?
J'ai des armes, dit le Druide ;
Mais la nature & le destin
M'ont fait un cœur foible & timide,
Quand j'entens aboyer, c'est ma peur qui décide ;
Mes pieds sont ma ressource, & je m'en sers soudain.

C'est un médiocre avantage,
Que la force sans le courage.

LE NAIN, ET LE GRAND HOMME.

FABLE XXVI.

UN Nain avoit eu le courage
D'attendre dans la foule un spectacle nouveau,
Qu'on disoit devoir être beau ;
(Ces petits Hommes ont la rage
De se fourer partout ; c'est être bien peu sage,
Ils y rencontreront quelque jour leur tombeau.)
Celui-ci, dans la presse, étoit fort à la gêne,
Il ne pouvoit rien voir, n'étoit point amusé,
A tous momens perdoit haleine,
Et sur le point d'être écrasé
Il se mit à crier : Messieurs, un peu de place,
J'en tiens si peu, c'est une grace
Que vous pouvez sans vous incommoder,
M'accorder.
Un grand Homme entendant cette voix souterraine,
(Car on ne s'étoit pas aperçu qu'il fût là,)
Regarde à terre, & le distingue à peine ;
Ouida, mon cher Enfant, ouida,
Venez, je veux bien vous permettre

Universitäts Bibliothek

Sur mes épaules de vous mettre.
(Cet Homme assurément étoit doux & bénin :)
Puisque vous le voulez, lui répondit le Nain,
J'accepte l'offre ; il monte, & sans aucun obstacle,
Bien mieux que les plus grands il voit tout le spectacle.

Il n'est pas le seul aujourd'hui,
Qui devroit se servir des épaules d'autrui ;
On en voit de plus loin, malgré sa petitesse,
Quand on a les Auteurs de Rome & de la Grèce,
Pour piédestal, & pour apui.

LE SERPENT, ET L'ANGUILLE.

FABLE XXVII.

UN jour une Anguille legere,
Disoit au Serpent son compere :
Comme moi n'es-tu pas poisson ?
Il n'est point entre nous si grande difference ;
Pourquoi n'est-ce qu'à moi qu'on jette l'hameçon ?
Oh oh ! dit le Serpent, pour repousser l'offense,
La nature m'arma d'un dard,
Et si quelque indiscret m'aprochoit par hazard,
Il sentiroit bientôt l'éfet de ma vengeance.

On prend grand soin de ménager
Un méchant dont les traits peuvent se faire craindre,
Tandis que les bons sont à plaindre,
Parce qu'impunément on peut les outrager.

LE POISSON, ET LES ARBRES.

FABLE XXVIII.

PRès d'un fleuve, qui lentement
Laiſſoit couler ſon onde pareſſeuſe,
Des Chênes élevoient leur cime ambitieuſe,
Et s'aprochoient du Firmament;
L'Onde qui leur ſervoit de glace,
En répétoit partout les troncs & les rameaux,
Et ces nouveaux Titans ſembloient remplir l'eſpace
Des Cieux, de la Terre & des eaux.
Un Poiſſon attiré par le tendre ramage
Des habitans aîlés, chantres de ces beaux lieux,
Venoit ſouvent près du rivage
Ecouter de leur voix les ſons mélodieux,
Et jouir d'un ſi doux ombrage;
Mais de leurs toits voiſins des Cieux,
Ainſi que de leurs chants il devint envieux.
Le voila donc qui ſe déſole,
Qui de ſon élément déteſte le ſéjour;
Il ſe plaint du Deſtin qui lui donna le jour,
En le privant de la parole:

Mais voit-on le Deſtin révoquer ſes Decrets ?
Le Poiſſon nage, & l'Oiſeau vole ;
Ce ſont d'immuables Arrêts.
Ce Poiſſon cependant voulut faire un miracle,
Juſqu'au-deſſus des flots il cherche à s'élancer ;
Mais que lui ſert de s'éforcer,
Victime à tous momens d'un invincible obſtacle ?
Un beau jour il fit tant qu'il ſauta ſur le bord,
Mais il ſe répentit d'un eſſor téméraire ;
Car ne pouvant plus haut élever ſon éfort,
Ni regagner ſa demeure ordinaire,
Il reſta ſur le ſable, attendant que la mort
Vint mettre fin à ſa miſere.

Où ne trouve-t-on pas cette eſpece de fous,
Qui de l'état d'autrui deſireux & jaloux,
Pour s'élever, perdent leur héritage ?
Pourquoi nous déplacer ? qu'en retirerons-nous ?
Il eſt & plus ſur, & plus doux
D'être content de ſon partage.

LES PERDREAUX.

FABLE XXIX.

A Madame de B*** sur son départ précipité.

Muse, qui sous ta douce loi,
Comblas de gloire La Fontaine :
Muse badine, inspire-moi
Le respect presenté par toi,
L'est bien mieux que par Melpomène,
Vien guider un timide Auteur
Dans cette fameuse carriere,
Où d'un ton si doux, si flâteur,
Ton plus cher Favori chantoit la Sabliere ;
Prête-moi ces tons ravissans
Qu'admiroit la double Coline,
L'objet à qui je les destine,
Mérite le plus pur encens :
Il joint à la beauté par qui l'Amour enflame
Tout ce qui peut nous enchanter ;
Les talens de l'esprit, les sentimens de l'ame,
C'est B***, mais quoi ! je te vois hésiter !
Tu crains que ton pinceau ne trompe mon attente,
En traçant le portrait que je t'ai proposé ;
La gloire de l'avoir osé

Ne ſuffit-elle pas pour te rendre contente ?

DAns ce tems où l'Aſtre des Cieux,
Par ſa brulante ardeur flétrit les dons de Flore,
Et que pour nous payer des attraits qu'à nos yeux
Le Printems avoit fait éclore,
Il meurit de Cerès les treſors précieux;
De Perdreaux réunis une cohorte vive
De ſon guide fidéle accompagnoit les pas;
C'étoit une mere attentive
A veiller pour leurs jours, à choiſir leurs repas;
Sont-ils trop fatigués, à l'ombre de ſon aîle,
Elle leur communique une douce chaleur:
Ont-ils faim, autour d'une fleur,
Par ſon chant elle les apelle,
Leur offre des grains qu'elle pelle;
Et ſi le ſoigneux Aouſteron
En a peu laiſſé ſur la terre,
Elle leur montre à vaincre en une douce guerre,
Et Sauterelle, & Moucheron;
Quelquefois, (& c'eſt grand dommage,
Mais que ne fait-on pas dans l'extrême beſoin?)
Elle va détruire en un coin
De la ſage Fourmi l'induſtrieux ouvrage;
Et les Perdreaux alors, comme autant d'Argiens,

Dans leurs murs saccagés immolent les Troyens;
Voilà donc notre République,
Goûtant le sort le plus heureux;
Mais hélas! un orage affreux
Détruit cet état pacifique.
De la foudre & des vents les brûlans tourbillons,
Ravagent partout les sillons;
Le Coq dans ce desordre emmene la Poulette,
Et laisse la famille éplorée, inquiette,
A la merci des Aquilons.

De ce que dans nos cœurs ton départ vient de faire,
Voilà le fidéle tableau;
Chacun de nous est un Perdreau
A qui l'on enleve sa mere.

LE LION, LE RENARD ET L'ASNE.

FABLE XXX.

A Certain Baudet gros & gras,
Un Renard proposoit un soir la promenade :
Allons sur ces côteaux, vien, sui-moi camarade ;
Et Baudet de suivre ses pas :
O de tout sens cervelle dépourvuë !
Que va faire un Asnon avec un vieux Renard ?
Garre quelque fâcheux hazard ;
Le Renard ne fait rien sans vuë.
Les voilà donc partis, & dans une avenuë
Ils rencontrent un fier Lion ;
L'Asne de se cacher, mais le Renard, Ah ! Sire,
En saluant le Roi, je venois pour vous dire,
Qu'à Votre Majesté j'avois intention
D'offrir une provision,
C'est un Asne bien gras dont je me suis fait suivre ;
Si vous voulez je vous le livre :
Ouida ; je l'aperçois, & je le mangerai ;
Mais c'est de toi d'abord que je veux me repaître ;

Dans l'instant le Renard fut pris & déchiré :
Il méritoit aussi de l'être.

Les gens en place, avec raison,
Profitent de la trahison,
Et prennent en horreur le traître.

L'ASNE, LE VAUTOUR, ET LE LOUP.

FABLE XXXI.

UN Asne blessé sur le dos,
La nuit n'avoit point de repos ;
Mais le jour il avoit un friche en sa puissance,
En beaux Chardons très-abondant,
Et le Baudet dans sa souffrance
Ne perdoit pas un coup de dent ;
C'est la bonne façon de prendre patience.
Un Vautour affamé qui le guettoit en l'air,
Croyant que c'étoit une proie,
Fondit brusquement sur sa chair,
Et se voyant à même, il s'en donne à cœur joie.
Le nouveau Promethée essaie avec raison
De s'en débarasser à force de ruades ;
Mais il s'efforce en vain, le Vautour tenoit bon.
Les Spectateurs de ces gambades
Rioient de tout leur cœur, sans secourir l'Asnon.
Un Loup voyant le tout de la forêt prochaine,
S'écria tristement, Je suis bien malheureux,
A peine me voit-on, qu'on crie à perdre haleine,

Et ce Vautour, qui devant eux
Fait tout le mal qu'il ſçauroit faire ;
Loin qu'il excite leur colére,
Les met au comble de leurs vœux.

Le méchant qui mord, qui déchire,
N'a rien à redouter, pourvu qu'il faſſe rire.

LE LION, ET L'ESCLAVE.

FABLE XXXII.

UN ſuperbe Lion dans les Cirques de Rome,
Des Maîtres de la terre eut les yeux pour témoins,
Lorſqu'il vint ſans fierté fléchir aux pieds d'un Homme,
Dont il avoit reçu de ſecourables ſoins.
A ce trait éclatant de ſa reconnoiſſance,
Il ne borna pas ſon deſir;
Il ſe fit un devoir, il ſe fit un plaiſir
De le ſauver de l'indigence;
L'accompagnant partout, il ſçavoit attendrir
Le Spectateur, toujours prompt à les ſecourir:
Mais l'un de ces prétendus Sages,
(Qui même des vertus font ſouvent des défauts;
Et qui ne voyant rien qu'à travers des nuages,
Ne diſcernent jamais le vrai d'avec le faux,)
Dit au Lion, quelle foibleſſe!
D'un malheureux Eſclave être le compagnon,
C'eſt faire voir trop de baſſeſſe,
C'eſt avilir ta naiſſance & ton nom!
Mais le Lion répond, ô la fauſſe maxime!

L'ingratitude enfin n'eſt-elle plus un crime ?
Quand je languiſſois abattu,
Ce mortel vint m'offrir une main ſecourable ;
Ce n'eſt point le haut rang, c'eſt la ſeule vertu
Qui rend à mes pareils un ami reſpectable.

Le Lion ſe fit honorer
Par un ſi noble caractére :
Un Grand qui ſeroit tel, ſe feroit adorer ;
Mais par malheur il n'en eſt guére.

LE BACHA, ET LE FRANÇOIS.

FABLE XXXIII.

UN François voyageoit, heureux ſi comme Uliſſe,
Parcourant differens climats
Il eût eu la prudence attachée à ſes pas,
Prompt à le retirer des bords du précipice !
Il arrive en Turquie, & chez un Ottoman,
Trouvant moyen de s'introduire,
Il ſéduiſit bien-tôt le riche Muſulman :
Un François qui veut plaire a l'art de tout ſéduire.
Par un acceuil flatteur, par de puiſſans ſecours,
Notre Turc lui marquoit une amitié ſincere,
Enchanté de ſon hôte ; il eût pour lui complaire,
Prodigué ſes treſors, ſacrifié ſes jours :
Je loue un pareil caractere ;
Mais des cœurs ſi zelés ſont ſouvent malheureux,
Le bien qu'ils font tourne contre eux,
C'eſt, je crois, pour cela qu'on n'en trouve plus guére.
Voici donc que notre François,
Par une audace ſans ſeconde,

Oſe de l'amitié violer les ſaints droits,
(Car ils ſont tels par tout le monde.)
Bacha, lui dit-il, un beau jour,
Dois-je croire pour moi votre amitié parfaite?
J'en oſe demander une preuve complette,
Montrez-moi les objets de votre tendre amour,
Sans vous cauſer de jalouſie,
Ne puis-je contenter un curieux deſir?
Je ne veux qu'admirer ces beautés que l'Aſie
Vit naître pour votre plaiſir;
Rempliſſez mon ſouhait, il y va de ma vie.
Le Bacha frémit, mais enfin
Quoique ce ſoit un coup qui lui perce le ſein;
Il apelle un Eſclave, il lui parle, il ordonne
Que ſon Serail s'ouvre ſoudain;
L'Eſclave obéit & friſſonne
De la nouveauté du deſſein.
Au ſignal, vingt beautés ſe hâtent de paroître;
Et ſans ſe prévaloir des charmes les plus doux,
Elles vont humblement fléchir aux pieds du Maître.
Ah! belles, quel état! non, c'eſt à vos genoux,
S'écria le François, que nous devons tous être.
Mais le Turc les renvoie, & s'adreſſant au traître
Qui lui reprochoit ſa rigueur,
Pour toi, je te devrois peut-être
Charger de toute ma fureur;

Mais va, je reconnois ma faute ;
Sors de ces lieux, fui pour jamais,
Si quelque jour j'ai besoin d'hôte,
J'en choisirai de plus discrets.

Ce Turc est-il digne de blâme ?
Non, & je suis de son avis :
Non pas pour renfermer la Femme ;
Mais pour chasser de tels Amis.

LA SOURIS, ET SES PETITS.

FABLE XXXIV.

UN Chat matois & meurtrier,
Se joüoit avec ſon gibier,
C'étoit une Souris que d'une adroite patte,
Il laiſſoit échaper, qu'enſuite il arrêtoit,
Puis d'une façon délicate,
Il la prenoit & l'emportoit,
Seulement pour changer de place;
Et là le jeu ſe répétoit
Avec nouvelle adreſſe, avec nouvelle grace.
Une mere Souris près de ſes Souriceaux,
Dans un coin du grenier où ſe paſſoit la ſcéne;
Regardoit ces tours avec peine;
Car elle en prévoyoit & la ſuite & les maux;
Mais ſes Petits, ſans voir la conſéquence;
Rioient de tous ces jeux qu'ils croyoient innocens,
Et vouloient s'y mêler faute d'expérience:
Mais la Mere leur dit, avez-vous perdu ſens?
Ne voyez-vous pas que le traître,
Quand quelqu'une de nous tombe ainſi dans ſes lacs;

Commence par jouer, finit par se repaître.
Gardez-vous bien de cet apas.

Quel vaste champ pour la Morale !
Que de points différens pour notre instruction !
Quelques attraits flâteurs, que l'aparence étale,
On ne sçauroit garder trop de précaution.

LE PAON, ET LE PETIT OISEAU.

FABLE XXXV.

DAns une riante valée,
Toute la troupe des Oiſeaux,
Tenoit un jour ſon aſſemblée,
C'eſt comme parmi nous les Etats Généraux;
Il étoit queſtion d'élire
Un d'entr'eux pour Chef de l'Empire,
En un mot de choiſir un Roi.
Les Electeurs prirent ſcéance,
Et ſi-tôt qu'on eut fait ſilence,
Le Paon ſe léve, & dit je crois que c'eſt à moi,
Meſſieurs, que vous devez donner la préférence,
La beauté de mes traits vous en preſcrit la loi.
A ces mots, déployant ſon radieux plumage,
Il en fait à leurs yeux un ſuperbe étalage;
Voyez, voyez Meſſieurs, & ma taille & mon air,
C'eſt à ce brillant avantage
Que l'Epouſe de Jupiter
A donné ſon divin ſuffrage.
Charmé d'un diſcours ſpécieux,
Chacun étoit près de le croire;

Mais un petit Oiſeau prudent, judicieux;
Qui mieux que le Hibou mériteroit la gloire
D'être auprès de Minerve élevé dans les Cieux,
Lui dit, vous nous contez une plaiſante Hiſtoire;
Qu'eſt-ce qu'un Roi, Meſſieurs, qui n'a que la beauté,
Il en faut un qui veille à notre ſureté,
Un favori de la Victoire.
L'Aigle, ce fier ſuport du Souverain des Dieux,
Qui porte ſa foudre en tous lieux,
Mérite ſeul qu'on le choiſiſſe;
Toute autre élection irritant ſon courroux,
Si pour punir notre injuſtice,
Il venoit à fondre ſur nous,
Le Paon nous pouroit-il garantir de ſes coups?
Il n'en fallut pas davantage,
La Troupe élut l'Oiſeau de grand renom,
Et renvoya le Paon avec ſon beau plumage
A la Toilette de Junon.

LA LINOTTE.

FABLE XXXVI.

AU trébuchet un beau matin,
Un Pâtre prit jeune Linotte,
La bête prise fut bien sotte,
Et disoit dans son chant, quel sera mon destin?
Si-tôt qu'à la ferme il arrive,
Attachant d'un long fil la femelle plaintive,
L'Oiseleur sans pitié la donne à son enfant;
Le petit drole triomphant
S'en saisit, & contre l'usage,
Ne lui fit aucun mal, ç'eût été grand dommage:
Mais quoi qu'elle eût tout à souhait,
Elle n'étoit point satisfaite,
Et minutoit l'instant de sa retraite;
Elle y parvient enfin; le petit indiscret
Tenant foiblement la fiscelle,
L'Oiseau s'envole à tire d'aile,
Entraîne son lien dans un épais bosquet;
Mais qu'en arriva-t-il? la corde
Dans des branches s'entortilla,
La Linotte gémit, cria miséricorde,
Mais il fallut demeurer là.

Alors reconnoiſſant ſa faute ;
Qu'avois-je à faire de m'enfuir ?
Je vivois doucement, j'avois un ſi bon Hôte ;
Maintenant il me faut mourir.

Doit-on avoir grande conſtance
Pour ſuporter un mal leger ?
Non ; pourquoi donc vouloir changer ?
Il vaut mieux prendre patience.

L'EMPEREUR, ET L'ARC.

FABLE XXXVII.

UN Empereur de Tartarie,
Auſſi vaillant Guerrier qu'injuſte Potentat,
Par une Fléche en un combat,
D'un puiſſant adverſaire avoit tranché la vie ;
Il vint remercier ſes Dieux,
D'avoir à ſon Rival fait mordre la pouſſiere,
Et ſur un tapis précieux
Plaça près de l'Autel la Fléche meurtriere.
L'Arc qu'un Eſclave vil portoit non-chalamment,
Oſa d'une humble voix briguer ſa récompenſe,
Cette Fléche ſans moi reſtoit ſans mouvement,
Et n'auroit pû, Seigneur, ſervir votre vengeance.
Ah ! dit le Cam, quelle inſolence !
Elle aura ſon prompt châtiment.
Tu crois donc du combat avoir ſeul l'avantage ?
Hé bien, ſois à jamais banni de mes Etats ;
Pour Arc je ne veux que mon bras ;
Et la Fléche ſuffit pour ſervir mon courage.

Bien connoître la Cour eſt un des plus grands Arts,
Il faut ſçavoir des Rois ménager les caprices,
C'eſt vouloir s'expoſer à de fâcheux hazards,
Qu'oſer à contre-tems étaler ſes ſervices.

LE CORBEAU, ET LE PAYSAN.

FABLE XXXVIII.

UN Orfévre avoit eu l'adreſſe
D'inſtruire un Corbeau familier,
Qui parloit comme un Bachelier;
Le Peuple autour de lui faiſoit ſouvent la preſſe.
Rengorgé ſous ſon manteau noir,
Notre Animal placé ſur le bord du comptoir,
Faiſoit briller ſa Rhétorique.
Le jargon d'un pareil Oiſeau
Attiroit au Marchand mainte & mainte pratique;
Et l'on n'apelloit ſa boutique
Que la boutique du Corbeau.
A ce nom un Manant croyant le Corbeau maître
De l'or & de l'argent qu'il y voyoit paroître,
S'aproche avec reſpect, & le traite en patron.
Il ne venoit jamais de ſon ſéjour champêtre,
Que pour lui porter quelque don,
Flâté par l'eſpoir ridicule
Que cet Animal complaiſant
Avec uſure un jour payeroit ſon preſent;
Un intérêt avide eſt aiſément crédule.

Seigneur, lui dit-il, un beau jour,
Je ſuis près d'établir ma Fille,
Elle eſt vraiment vive & gentille,
Et moi qui, comme on dit, vous fais ſi bien ma cour,
Je ne vous demande en retour,
Que quelque piece de vaiſſelle,
C'eſt pour vous une bagatelle :
Il eſt vrai, lui dit l'autre, & je t'en ferois don
Tant je ſens de reconnoiſſance ;
Mais de ce que tu vois rien n'eſt en ma puiſſance,
Je n'en ſuis que le prête-nom.

Cette ſincerité me paroit admirable ;
Je connois plus d'un important
Qui n'en dira jamais autant,
Il voudra juſqu'au bout tromper le miſérable.

LES DEUX GRENOUILLES.

FABLE XXXIX.

DEux Citoyennes d'un Marais
Deſſeché par l'ardeur brûlante
Du Soleil, qui des Cieux y lançoit mille traits ;
Etoient près d'expirer d'une ſoif dévorante.
Attendrons-nous ſur cet aride bord,
Que le Deſtin qui nous menace,
Daigne nous accorder la mort,
Comme un plaiſir, comme une grace ?
Allons, dirent-elles, tentons
De chercher dans d'autres cantons
Quelque reméde à notre peine,
Nous rendons, en fuyant, notre mort incertaine ;
En reſtant, nous la méritons.
Grenoüilles, c'eſt bien fait, pour trouver des reſſources
Il ne faut point s'abbattre, & céder à ſes maux,
Quittez vos joncs brûlés, vos arides roſeaux,
Votre courage ſeul fera jaillir des Sources.
Elles partent donc toutes deux,
D'un pas foible, mais courageux ;
Elles traverſent une plaine ;

Juſques-là, ni Ruiſſeau, ni Source, ni Fontaine;
Allons, courage encor, ne nous rebutons pas;
Je crois apercevoir là-bas,
Dit l'une, les murs d'une Ferme;
Embraſſons-nous, ma Sœur, oüi nous touchons au terme
Qui va nous ſauver du trépas.
Sur cela de ſauter & de doubler le pas;
Nous allons ſurement y trouver une Mare.
On arrive enfin, mais hélas!
La Mare étoit à ſec, & le Soleil barbare
Avoit fait en ces lieux d'auſſi cruels dégâts:
Elles en verſérent des larmes;
Mais ſans ſe rebuter, voici
Un puits, s'écria l'une, allons, jettons-nous y,
Nous mettrons fin à nos allarmes;
Mais l'autre lui répond, tout doux;
Quand nous ſerons dedans, comment ſortirons-nous?
Faiſons mieux, on tire ſans doute
Beaucoup d'eau de ce Puits; cachons-nous à côté,
Nous en aurons toujours quelque petite goutte,
Le terrain à l'entour eſt encore humecté;
Reſtons enfin, quoi qu'il en coûte,
C'eſt à ſouffrir un peu; mais, ſans comparaiſon,
Nous ſerons mieux qu'à la maiſon;
D'ailleurs, il fera de la pluye,
Le tems contraire prendra fin,

La Mare viendra dans ſon plein ;
Nous en ferons notre Patrie ;
Il vaut mieux être mal, ſi c'eſt notre deſtin ;
Que perdre tout-à-fait la vie.

Que de courage & de bon ſens !
Allez Grenoüille, mon amie,
Les Hommes quelquefois dans leurs périls preſſans ;
N'ont pas tant de Philoſophie.

LE FURIEUX, ET LE MIROIR.

FABLE XL.

UN Homme d'un orgueil outré,
Dès ſes plus jeunes ans, pétulent & colére,
Fut avec ſoin gardé dans un lieu retiré,
Où l'on croyoit enfin dompter ſon caractére.
Son gardien eut ordre un jour,
De le tirer de ſon obſcur ſéjour,
Et de l'amener chez ſon Pere;
Mais notre Homme y porta ſa fureur ordinaire:
Il ſe vit en entrant debout dans un Miroir;
Et comme il ignoroit que c'étoit ſa figure,
Il trouva que l'objet manquoit à ſon devoir,
D'avoir en ſa preſence une fiere poſture:
Comment, lui dit-il, inſolent,
D'où peut te venir tant d'audace?
Tombe à mes pieds, voila ta place;
Et dans ce tranſport violent
Il veut le maltraiter, frape, & caſſe la Glace;
Mais au lieu d'un objet qu'il avoit vû d'abord,

Il en vit trente & davantage ;
Qui tous, le poing levé, défioient ſon courage ;
Et l'inſultoient encor plus fort.

Lorſque la colére eſt extrême,
Elle tourne contre elle-même.

LES PRETENDUS CONNOISSEURS.

FABLE XLI.

CErtain curieux de Tableaux,
Dans une galerie en avoit un grand nombre,
Là placés dans un jour ni trop clair, ni trop sombre,
Ils étoient honorés du nom d'Originaux,
Car chez les Amateurs c'est chose principale,
Sur tout quand il s'y joint un air de vétusté.
Je respecte l'antiquité,
Je n'aime point qu'on la ravale;
Mais est-elle toujours égale?
Non, sans quelque défaut il n'est point de beauté.
Homere quelquefois sommeille,
Et ce n'est pas une merveille
Que dans un Art en tout pareil
Appelles quelquefois s'abandonne au sommeil.
Mais revenons à notre affaire.
Notre Homme dans un inventaire,
Un jour avoit crû remarquer
Un Tableau d'un beau caractere;

Jugez s'il voulut le manquer.
Il faut d'abord vous expliquer
Ce que c'étoit que la merveille.
On n'y connoiſſoit rien ; tout étoit ſi confus
Qu'on n'y voyoit que du noir, & rien plus,
Pas ſeulement un bout d'oreille ;
Mais du noir, vraiement c'eſt le beau ;
A quelque prix qu'il ſoit il me faut ce Tableau.
Combien vaut-il ? ſur ſon extaſe,
Le prix doubla ; ſa docte emphaſe
Lui fit achepter cher ce bizare morceau :
Pour rendre ſa gloire complette,
Il fait chez lui convier ſes amis,
Non, pour demander leurs avis,
Mais pour faire aplaudir à ſa nouvelle emplette.

A l'aſpect du Tableau, voilà mes gens ravis ;
Quelle touche ! dit l'un, quelle expreſſion vive !
Quelle imitation ! quelle grace naïve !
Ah ! dit l'autre, quel coloris !
Voyez-vous ce torrent, avec quelle furie
Il rompt, il fait rouler ces morceaux de rocher,
Ces arbres qu'il vient d'arracher,
Et qu'il pouſſe dans la prairie.
Où donc, dit le premier, où portez-vous les yeux ?
Ce torrent, ce ſont les cheveux
D'une Danaé qui repoſe,

Quand Jupiter. . . Voici bien autre choſe,
Une Danaé ! quoi cela ?
Vraiement vous me la donnez belle?
Oui, Danaé ; je le ſoutiens, c'eſt elle,
Et ces arbres couchés que vous croyez voir là,
Sont ſes jambes ; voyez quelle chair naturelle,
Jamais le Titien n'en fit comme en voilà.
Allez, ignorans, dit le Maître,
Vous ne voyez ici paroître,
Ni Danaé, ni jambes, ni torrent,
C'eſt d'Uliſſe & d'Ajax le fameux different ;
Voilà ce que cela doit être.

Hé bien, on juge tous les jours
Avec cette aſſurance, avec cette juſteſſe ;
Je gémis ſouvent des diſcours
Que j'entends faire en toute eſpece ;
Ignorance & prévention
Font en tout la déciſion.

LES GRIVES.

FABLE XLII.

DAns le tems que Bacchus répand à pleines mains
Ses dons ſi chéris des humains ;
Un gros eſſain de jeunes Grives
Oſa de ſon païs abandonner les rives,
Pour venir piller nos raiſins.
Dès que Vendanges furent faites,
Peu regagnérent leurs retraites,
Le Filet, la Pipée & le Plomb meurtrier,
Ne leur firent point de quartier ;
Le peu qui ſe ſauva de ce fatal voyage,
Revint dans ſon païs charmé de le revoir ;
Pour remplir un juſte devoir,
Les Grives de leur voiſinage
Vinrent les viſiter, & ſur leur embonpoint,
Sur la beauté de leur plumage,
Commençoient des diſcours qui ne finiſſoient point.
La Caravanne après ſon infortune,
Ne ſouffrant qu'à regret la harangue importune :
Tréve de complimens, dit elle ; par quel ſort
Nous revenons enfin au port ?
Quel bonheur de trouver pour jamais notre azile ;

Après tant de travaux & de périls pressans,
Nous partimes plus de deux mille,
Et nous ne revenons tout au plus que deux cens.

Heureux, disoit un sage Prince, *
Qui du Peuple François fut autrefois l'amour,
Heureux le Gentilhomme au fonds de sa Province,
Qui vit en paix sans connoître la Cour;
On risque beaucoup en voyage,
A la Cour encor davantage,
Les vents incessamment y soulévent les flots;
Moins de bien & plus de repos.

* Henry IV.

L'ARBRISSEAU, ET LE FLEUVE.

FABLE XLIII.

DEs Arbriſſeaux voiſins d'un Fleuve impétueux,
Lui demandoient un jour en quels climats du monde,
Il couroit à flots écumeux
Porter le tribut de ſon onde ;
Après avoir baigné des champs délicieux,
Ou par moi la richeſſe abonde,
Où mille attraits brillent aux yeux,
Bornant au ſein des mers ma courſe vagabonde,
Je vais jouir, dit-il, d'un deſtin glorieux.
L'un de ces Arbriſſeaux qu'anime l'eſpérance
D'acquerir de la gloire, & de trouver des lieux
Qui ſoient de ſes travaux la digne récompenſe,
Demande au Fleuve du ſecours ;
Réſolu de le ſuivre en ſon rapide cours,
Il s'éforce, il s'arrache au terrain qui l'enchaîne ;
Les autres qui craignoient la peine,
N'oſérent imiter ce généreux deſſein.
Notre Voyageur intrépide,

Dans l'eſpoir d'un noble deſtin,
S'abandonne à l'apui du Fleuve qui le guide :
Il eſſuya divers combats ;
Mais en ſortant vainqueur par la perſévérance
Dans un terrain fertile & gras,
Il s'arrête & reçoit le prix de ſa conſtance.
Vos deſirs par le ſort ſeront toujours trahis,
Mortels, que le péril étonne,
Notre arbriſſeau devint un Arbre de Dodone ;

Nul n'eſt Prophète en ſon païs.

LE SERPENT, LA GRENOUILLE, ET LES INSECTES.

FABLE XLIV.

Grillon, Cigale, & Sauterelle
Se moquoient un jour d'un Serpent
Qu'ils voyoient sur l'herbe rampant,
Même ils étoient tout près de lui faire querelle.
En effet, dirent-ils, voyez quel animal,
Toujours couché, presque immobile,
Notre troupe est bien plus agile,
De plus, nous ne chantons pas mal.
Alors pour faire voir leur talent, leur génie,
Grillon part d'une simphonie,
Cigale joint sa voix, Sauterelle ses bonds,
Une Grenoüille même abandonne ses joncs,
Pour venir chanter sa partie:
Mais bien-tôt le Serpent debout
Usa de sa force élastique,
Elevé sur sa queuë il regarde partout,
Siffle, & fond en trois tems, sur le cœur de musique.
Je vous laisse à penser quelle fut leur terreur;
On voulut se sauver, mais il fut impossible,
Le Serpent fut irrémissible;

Et par un prompt trépas il punit leur erreur.

Il ne faut pas qu'on se figure
Qu'un modeſte maintien ſoit la marque d'un ſot ;
L'Homme d'eſprit eſt humble, & ſouvent ne dit mot ;
Mais il ſçait repouſſer l'injure.

LE LAC ET LES NUAGES.

FABLE XLV.

UN Lac d'une immenſe grandeur
Etendoit au loin ſes rivages ;
Armés d'Ancres jamais cordages
N'avoient pû de ſes eaux ſonder la profondeur ;
Mainte Cité, divers Villages
Qui ſervoient à parer ſes bords,
En recevoient pour prix d'utiles avantages ;
La Pêche & le Commerce enrichiſſoient leurs Ports.
Malgré cette haute fortune,
Ce Lac que chacun regardoit
Comme le Rival de Neptune,
De rien ſouvent s'intimidoit ;
Le moindre vent, le moindre orage
Qu'il entendoit gronder ſur ſon humide plage,
Lui cauſoit des frémiſſemens,
Il croyoit tous les Elémens
Enſemble conjurés contre ſon apanage.
Foibleſſe indigne d'un grand cœur !
Et de quoi peut guérir la peur ?
Il voit ſur le ſommet d'une haute montagne
D'épais Nuages s'aſſembler,

Prêts à fondre dans la campagne ;
Cet aſpect le force à trembler ;
Troublé d'une frayeur extrême
Il croit voir la montagne même
Qui s'avance pour l'accabler.
Lac inſenſé, ce qui cauſoit ta peine
Rend ton deſtin encor plus beau ;
Tu vois un déluge nouveau
Qui vient accroître ton domaine.

Attendons l'avenir ſans nous en affliger ;
Si le mal eſt certain, la peur qui nous poſſéde
Augmente à nos yeux le danger,
Et ne nous permet pas d'en chercher le reméde.

LE MARCHAND ESCLAVE, ET SON PATRON.

FABLE XLVI.

UN utile talent ſe porte au bout du monde,
En tous lieux il peut nous ſervir ;
L'injuſtice du ſort, l'inconſtance de l'onde,
Rien ne ſçauroit nous le ravir.

UN Avare Marchand, ſur le ſein de Neptune,
Voyageoit avec ſon treſor ;
L'inſatiable ſoif de l'or
Lui faiſoit riſquer ſa fortune,
Dans le trompeur eſpoir de l'augmenter encor ;
Téméraire deſir, étrange frénéſie !
Que rien ne peut jamais éteindre ni tarir,
Trop ſemblable à l'hydropiſie,
La mort ſeule peut te guérir !
Sur les Côtes de Barbarie
Notre Homme vit périr ſes biens & ſes Vaiſſeaux ;
Il échapa lui ſeul à la fureur des eaux ;
Un Bey le fit Eſclave, & lui donna la vie.

Privé de ſon treſor & de ſa liberté ;
Il fallut rapeller ſes talens, ſon génie,
Et réparer par l'induſtrie
Les pertes de l'avidité.
Le ſuccès répond à ſes vuës ;
Il trace de beaux plans de maiſons, de jardins,
Choſes que dans ces lieux lointains,
On n'avoit encor jamais vuës.
Un des plans fût executé,
Et le Patron charmé de cette nouveauté,
Dans le riant ſéjour conduiſit ſa Maitreſſe ;
La Belle dans ce lieu fait pour la volupté,
Sentit nouveaux plaiſirs & nouvelle tendreſſe,
Et par de riches dons tous deux ſe ſignalant,
Ils firent au Marchand retrouver la richeſſe,
Tôt ou tard le prix du talent.

LE BARBET, ET LES ROQUETS.

FABLE XLVII.

UN Barbet, ſous un Maître habile,
Avoit apris des tours charmans;
Et des Habitans de la Ville
Il s'attiroit partout les aplaudiſſemens.
Docile au moindre ſigne il ſembloit tout comprendre;
C'étoit un merveilleux Acteur,
Sçachant d'ailleurs ſe faire entendre
Mieux que n'eût fait un Orateur.
Un beau jour ayant la manie
De vouloir ſe faire admirer
De ce que nous nommons la bonne compagnie,
Dans un riche Palais il oſa pénétrer.
Le nouveau Roſſius entre donc ſur la Scène,
Fait un ſalut à la Romaine,
Et jappe un compliment pour annoncer ſes tours;
Mais voilà les Roquets auſſi-tôt en émeute,
La Dame du logis en avoit une Meute,
Et l'Orateur perdit le fil de ſon diſcours.
Ne pouvant avoir audience,

Aux

Aux gambades il eut recours,
Mais Roquets d'aboyer toujours,
Même avec plus de violence,
Loin de leur imposer silence,
Chacun vanta la voix des Médors, des Marquis,
On leur trouva le goût exquis,
Ils furent seuls fêtés, & dans tout l'Auditoire
Il passa pour constant qu'il n'est point de la gloire
Des Chiens de qualité d'avoir le moindre acquis.

Ce qu'on pense des Chiens n'iroit-il point au Maître?
Mais non; le Grand Seigneur est tout ce qu'il veut être.

LA MOUCHE.

FABLE XLVIII.

UNe Mouche gourmande, à force de manger,
Etoit près de perdre la vie ;
Mais ſans s'étonner du danger
Avec courage elle s'écrie :
Puiſqu'on ne peut toujours demeurer ici-bas,
Qu'on n'éprouve y reſtant que maux & que miſere ;
Quand on a fait ſi bonne chere,
Il eſt doux de paſſer le pas.
La Mouche, vous n'y ſongez guére ;
C'eſt un cruel moyen de ſortir d'embaras.
HORACE, je le ſçais, donne pour Loi ſuprême
De ſortir de la vie ainſi que d'un repas ;
Mais pour moi je voudrois un parti moins extrême ;
Ce ſeroit de tous deux que l'on ne ſortît pas.

LA VIEILLE CHIENNE.

FABLE XLIX.

UNe Chienne en naiſſant avoit eû nom Follette,
Et tous ſes agrémens juſtifioient ſon nom ;
C'étoit une Chienne parfaite,
De la ſeule parole il lui manquoit le don :
Elle étoit badine & legére,
Une foule d'Amans ſuivoit partout ſes pas ;
Quand on eſt dans l'âge de plaire,
Peut-on faire
Trop d'uſage de ſes apas ?
Non non ; une beauté, qui ſuivroit le contraire,
En ſeroit comptable à Cythére,
Vénus ne le pardonne pas,
Et ſi vous en doutez, liſez les Opéras.
Mais le tems qui s'échape, & jamais ne s'arrête,
Sur la pauvre Follette exerça tous ſes droits ;
Ce n'étoit plus comme autrefois
L'objet d'une tendre conquête ;
C'étoit une vilaine bête,
Graſſe, lourde, éclopée, & réduite aux abois ;
Malgré cela, bien-loin d'avoir un maintien ſage,
Follette du ſoir au matin

Avoit le ton du badinage,
Ce ton minaudier, enfantin,
Qui ne sied pas même au jeune âge.

Que de Follettes aujourd'hui
Ne sont plus que de vieilles folles!
Non qu'il faille affecter l'ennui,
Mais tous les âges ont leurs rôles.

LA NYMPHE, ET L'ABEILLE.

FABLE L.

DAns ces Jardins charmans les délices de Flore,
Tous les jours une Abeille au lever de l'Aurore
Venoit en voltigeant en recueillir les pleurs,
Et tirer avec soin le suc de mille fleurs
Que Zephire y faisoit éclore.
D'autre part une Nymphe, & sans choix & sans goût,
Venoit cueillir ces fleurs nouvellement écloses,
Et pour en répandre partout,
Elle auroit moissoné les Rosiers & les Roses.
Un jour en formant un bouquet
Elle voulut prendre un Oeillet
Où l'Abeille étoit attachée:
Fui, lui dit la Nymphe en fureur,
Laisse-moi cueillir cette fleur,
Ta bouche impure l'a sechée.
Mais l'Abeille aussi-tôt: Nymphe, je suis fachée
D'éprouver de ta part cette injuste rigueur;
Car enfin, est-ce que l'usage
Que tu fais de ces Fleurs vaut celui que j'en fais?

Je ne leur cauſe aucun dommage,
Et tu les détruis pour jamais.
Envain tu vantes les offrandes
Que tu preſentes de ta main,
Le ſoir voit mourir les Guirlandes
Que tu compoſes le matin :
Mais moi, la liqueur que j'exprime
De ces Fleurs qu'on me voit toucher,
Je la rends d'un goût ſi ſublime,
Que l'Ambroſie à peine en pouroit aprocher.

Voilà juſtement la peinture
De l'habile Ecrivain, du Sçavant ſans eſprit ;
L'un n'offre du ſçavoir que le faſte & l'enflure,
Il en charge tout ce qu'il dit :
L'autre qui l'analyſe avec poids & meſure,
N'en met que le précis dans tout ce qu'il écrit ;
Ce n'eſt Homére ni Virgile,
C'eſt le ſuc de leurs fleurs que ſa plume diſtile ;
Et l'âpre Sçavant les détruit.

F I N.

TABLE

Des Fables contenuës en ce Livre.

LE Sultan, & le Visir, page 6
Le Lion, le Renard & l'Homme, 12
Le Serin, 17
La jeune Fille & la Corme, 23
Les Chiens, & le Maître-d'hôtel, 29
L'Oiselier, & le Rossignol, 36
L'Aurore, & le Coq, 38
Le Château, & la Ferme, 42
Le Rocher, & les Flots, 48
Jupiter, & les Animaux, 53
Les deux Ruisseaux, 57
Le Chien, & la Statuë, 59
Le Sanglier, & le Renard, 61
Le vieux Cheval, & le Poulain, 62
Le Payſan, & la Riviere, 64
Le Rat, & le Bœuf, 66
Les Serins, & l'Hirondelle, 67
Les deux Loups, 69
Jupiter, & le Limaçon, 71
L'Ouvrier, & l'Image de Jupiter, 73

Les Noyers, 75
Le Chien couchant, la Dame, & le petit Chien, 77
La Poule, & les Canetons, 79
Le Lion, & le Renard, 81
Le Verger, & la Source, 82
Le Mouton, & le Loup, 85
La Liqueur, & les deux Vaſes, 86
Le jeune Enfant, & le Scorpion, 88
Le Roi du Théâtre, & l'Ecolier, 89
Le Vautour, & le Chien, 91
Le Maître Paulmier, & ſon Eléve, 93
L'Aſnon, & ſon Pere, 94
Le Voyageur de retour chez lui, 96
Le vieux Cerf, & ſon Faon, 98
Le Nain, & le Grand-homme, 99
Le Serpent, & l'Anguille, 101
Le Poiſſon, & les Arbres, 102
Les Perdreaux, 104
Le Lion, le Renard, & l'Aſne, 107
L'Aſne, le Vautour, & le Loup, 109
Le Lion, & l'Eſclave, 111
Le Bacha, & le François, 113
Les Souris, & ſes Petits, 116
Le Paon, & le petit Oiſeau, 118

La Linotte, 120
L'Empereur, & l'Arc, 122
Le Corbeau, & le Payſan, 124
Les deux Grenoüilles, 126
Le Furieux, & le Miroir, 129
Les prétendus Connoiſſeurs, 131
Les Grives, 134
L'Arbriſſeau, & le Fleuve, 136
Le Serpent, la Grenoüille, & les Inſectes, 138
Le Lac, & les Nuages, 140
Le Marchand Eſclave, & ſon Patron, 142
Le Barbet, & les Roquets, 144
La Mouche, 146
La vieille Chienne, 147
La Nymphe, & l'Abeille, 149

Fin de la Table.

APROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit, qui a pour titre *La Verité Fabuliſte, avec un Recueil de Fables*; je crois que le Public y trouvera des Images vives & nouvelles, qui pourront lui plaire, autant par les graces de l'expreſſion que par la ſageſſe de la Morale. Fait à Paris ce ſixiéme Mars mil ſept cens trente-deux.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra, SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur DELAUNAY; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *La Verité Fabuliſte, avec un Recueil de Fables* de ſa Compoſition; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-Scel de ces Preſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modéle ſous

notredit contre-Scel, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes ; faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris ; dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cens vingt-cinq ; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur

CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelle tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le quatorziéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens trente-deux, & de notre Régne le dix-septiéme. Par le Roi en son Conseil, GRANJAN.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Rouen N° 150. *fol.* 238. *à charge par ledit Sieur de Launay de faire registrer le present Privilége sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, avant d'exposer lesdits Exemplaires en vente. Fait à Rouen ce trente-un Mars mil sept cens trente-deux.*

B. LE BRUN, *Syndic, Garde.*

A ROUEN, de l'Imprimerie de JORE, Pere & Fils.

LE PARESSEUX,

COMEDIE

EN VERS,

ET EN TROIS ACTES,

Par M. DE LAUNAY.

A PARIS,
Chez LE BRETON Fils, Quai des Auguſtins, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PRÉFACE.

J'Avoüe que je me trouve embarrassé dans l'éxécution du dessein que j'ai de mettre une Préface à la tête du Paresseux ; *on ne manquera pas de me dire qu'il n'y avoit rien de si aisé que de n'en point mettre ; j'ajoûterai même, si l'on veut, que peut-être à quelques égards cela auroit été plus sensé ; mais je crois devoir au Public de sincéres remercimens pour les dispositions favorables qu'il a apportées à la représentation de ma Piece, & pour l'audience qu'il lui a donnée ; car j'ai senti moi-même que l'inaction qui fait le fonds du caractére principal, avoit pû se communiquer, & rendre l'impression de la représentation moins vive & moins*

heureuſe : il eſt vrai que je m'étois toujours flatté que le Perſonnage de Cidaliſe qui avoit paru neuf & impoſant à la lecture, ranimeroit la langueur apparente de celui de Damon, & réchaufferoit par ſon intérêt l'action generale de la Piece.

Quoiqu'il en ſoit, depuis pluſieurs années on voit des Pieces avoir au Théâtre un ſuccès prodigieux, & ſans vouloir parler d'aucune en particulier, on voit ces mêmes Pieces qui avoient fait l'admiration des Spectateurs, perdre beaucoup de leur prix, quand ces Spectateurs ſont devenus Lecteurs : comment expliquer une contradiction ſi marquée & ſi ſinguliére ? Ne pourroit-on pas en inférer qu'il devroit y avoir aujourd'hui deux ſortes de Poëtique, l'une pour la repréſentation, & l'autre pour la lecture ?

Celle de la repréſentation donneroit apparemment pour régles les contraſtes forcés, les rivalités vaines, les plaiſanteries outrées, les preſtiges mêmes, enfin tous ces épiſodes & ces caracté-

res d'emprunt qui, à l'aide de l'éxécution des Acteurs aimés, excitent dans le Spectateur avide d'amuſement & de plaiſir la joye & les acclamations.

Celle de la lecture au contraire renfermée exactement dans les bornes des anciennes régles, preſcriroit la ſageſſe, la conduite, la verité, la ſimplicité, en un mot tout ce qu'un Lecteur ſenſé deſire de trouver dans un Ouvrage, quand, receüilli dans l'intérieur de ſon Cabinet, il ſe rend compte à lui-même des motifs de ſon plaiſir.

Je me garderai bien de dire, ni même de penſer que j'aye rempli à beaucoup près les préceptes de cette ſeconde & judicieuſe Poëtique; mais je ne craindrai point de publier que jaloux d'une eſtime durable, j'ai regardé celle qui n'eſt que paſſagere, comme un éceüil qu'il falloit éviter, & que voyant dans le Cabinet le charme de la repréſentation s'évanoüir, je n'ay pas moins appréhendé la chutte de la Piece à l'impreſſion que ſur le Théâtre; le Public a

déja eu la bonté de me raſſurer à cet égard, en prononçant d'avance en faveur de la lecture : heureux ! s'il confirme cette eſpérance que j'ai conçuë, & s'il me laiſſe ainſi la plus ſolide ſatisfaction.

LE

PROLOGUE
DE LA COMEDIE
DU
PARESSEUX.

SCENE PREMIERE.

UN POETE, L'AUTEUR.

LE POETE, *tirant l'Auteur.*

OH ! parbleu, vous viendrez, vous entrerez, vous dis-je.

L'AUTEUR, *se défendant.*

De grace, Monsieur, laissez-moi.

LE POETE.

Non pas, Monsieur l'Auteur, vous lirez, je l'exige.

L'AUTEUR.

Non : Je m'en suis fait une loi ;
Lire dans les maisons est un si sot emploi ;
Que qui me le propose & m'offense & m'afflige.

LE POETE.

Il eſt cependant tout commun :
Mais, vos motifs ? que je les ſçache !

L'AUTEUR.

Je ne vais vous en citer qu'un ;
C'eſt que je ne veux d'autre attache
Que celle du public.

LE POETE.

Hé bien, nous y voilà ;
C'eſt préciſément pour cela
Qu'il vous faut notre aveu ; vous ignorez nos titres;
Sçachez que dans Paris nous ſommes les arbitres
De tout ce qu'on fait de nouveau;
Qu'en ces lieux Apollon réſide,
Qu'il illumine mon cerveau,
Que c'eſt ici qu'il tient Bureau,
Et que par ma bouche il décide.

L'AUTEUR.

J'ignorois votre miſſion,
Ou je la tenois pour ſuſpecte ;
Mais ſur votre expoſition
Je vois combien il faut que l'on reſpecte
Pareille Juridiction.

LE POETE.

Concevez-vous quel avantage
Retire un Auteur nouveau né
De l'honneur de notre ſuffrage ?

Et quel succès enfin doit avoir un Ouvrage
Qui par nous d'avance est prôné ?
C'est à quoi nous devons nous attacher sans cesse,
Des Prôneurs, des Prôneurs, c'est là notre soûtien,
Sans eux le merite n'est rien,
Moins de merite & plus d'adresse,
Voilà notre devise & notre grand moyen.

L'AUTEUR.

Ce moyen pour un temps peut donner quelque gloire,
Il vous a, je le sçai, quelquefois réüssi;
Mais par malheur il n'en est pas ainsi,
Quand on veut avoir place au Temple de Mémoire;
Il faut pour y joüir des honneurs immortels,
D'autre aveu que celui de Messieurs tels & tels.

LE POETE.

Pour moi, je suis certain qu'il n'est point d'autre route.

L'AUTEUR.

Oh! vous permettrez que j'en doute,
Et que je m'y prenne autrement:
J'ai l'erreur de penser que la gloire solide
Doit s'acquerir différemment,
Que le Public seul en décide,
Par la réunion du commun sentiment:
Les Particuliers le composent;
Mais ils ne jugent point seuls & séparément;
C'est le corps assemblé qui forme un jugement,
Et jamais à sa voix vos partisans n'imposent.

LE POETE.

Et vous êtes persuadé
Que sa décision vous sera favorable ?

L'AUTEUR.

Vous m'en voyez intimidé ;
Mais le Juge étant équitable,
Ce qu'il décidera sera bien décidé.

LE POETE.

Mais ne peut-on sçavoir au moins de votre Piéce
Quel est le plan, quel est le fonds ?

L'AUTEUR.

Les inconveniens où jette la paresse.

LE POETE.

N'allez pas faire des sermons ;
La morale séche fatigue.

L'AUTEUR.

Je sçai qu'on est aujourd'hui pour l'intrigue.

LE POETE.

Et même on ne hait point tant soit peu de Roman.

L'AUTEUR.

Il n'en entre point dans mon plan :
Tout est simple, je peins un Paresseux qu'on aime ;
Qui par nature & par sistême
Veut éviter la peine, & qui toujours s'en fait ;
En affaire, en amour, négligent à l'extrême,
Du plus petit travail craignant jusqu'au projet,
Aveugle confiance, abandon de soi-même,

Voilà ſon caractere, & voilà le ſujet.

LE POETE.

Je ſuis fâché pourtant que par quelqu'épiſode,
Quelque reconnoiſſance enfin..... car c'eſt la mode,
Vous n'ayez pas rendu ce ſujet plus piquant.

L'AUTEUR.

Je ne l'aurois rendu, je penſe, que choquant,
Toute beauté d'emprunt eſt toujours déplacée;
Je ſçai qu'à quelques-uns on paſſe ce défaut,
Mais la toile eſt-elle baiſſée,
On en fait juſtice auſſi-tôt.

LE POETE.

Enfin, donc, il n'eſt pas poſſible
De vaincre aujourd'hui vos refus?
Et vous ne voulez point.....

L'AUTEUR.

Non, Monſieur, là-deſſus
Je me pique d'être infléxible.
Je prends cependant des conſeils,
Mais avec choix, & ſouvent tête à tête,
Au lieu que vous & vos pareils,
Faites d'une lecture un ſpectacle, une fête;
Or, de deux choſes l'une; il arrive en ce cas
Ou que l'ouvrage plaît, ou bien qu'il ne plaît pas;
S'il plaît, ce qu'on retient, en tous lieux on le cite,
Et l'on effleure ainſi toute ſa nouveauté;

On éxagere ſon mérite,
Qui ſe réduit à rien pour être trop vanté ;
S'il n'a pas le bonheur de plaire,
Chacun y fait ſon commentaire,
On en dit rage avant qu'il ſoit repréſenté ;
Approuvez donc ma retenuë,
Vous-même imitez-la, tenez-vous en repos ;
Quand l'Aſſemblée eſt prévenuë,
De ce qu'on lui préſente elle n'eſt plus émuë.
Il me ſouvient à ce propos
D'un certain Florentin & de ſon avanture ;
Un homme voulut voir de ſes tours les plus beaux,
Le deſſous & la tablature ;
Pour un méchant ſoupé l'autre fut aſſez ſot
Que d'expliquer le tout en grande compagnie,
Delà de bouche en bouche on tranſmit mot pour mot
Tous les ſecrets de ſa Magie ;
Sitôt que chacun fut au fait,
Vous jugez que les tours ne firent plus d'effet,
On les executoit même dans mainte Orgie.

Où ſont ces Ecrivains, ces premiers Enchanteurs,
Des vrais ſecrets de l'Art fameux Dépoſitaires ?
Ils nous en ont en vain dévoilé les miſteres ;
Ils n'ont point eu d'imitateurs.
Par la diſcrétion ſauvons donc notre gloire,

Et ſi nous ne pouvons atteindre à la beauté,
Laiſſons du moins à l'Auditoire
L'agrément de la nouveauté.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

DAMON, le Pareſſeux.

CIDALISE, Veuve accordée à Damon.

LISETTE, Suivante de Cidaliſe.

LE CHEVALIER, Ami de Damon.

FROSIMON, Intendant de Damon.

ARGANTE, Ami de Damon, & parent de Cidaliſe.

L'EPINE, Valet de Damon.

La Scene eſt à Paris, dans le Veſtibule de la Maiſon de Damon.

LE PARESSEUX.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, L'EPINE, *se faisant des révérences.*

L'EPINE.

SI, depuis quinze jours que vous êtes ici,
Vous n'avez pû me voir, ni moi vous voir aussi,
(Car se voir sans parler fait l'effet de l'absence
A gens qui, comme nous, n'aiment pas le silence)
Pour mieux dédommager notre langue à chacun

D'une injuſte contrainte & d'un calme importun,
Voulez-vous bien ſouffrir, Liſette incomparable,
Que nous ayons ici quelque propos aimable ?

LISETTE.

Bon ! j'ai donc bien jugé dès que je vous ai vû,
Et Monſieur de l'Epine eſt tel qu'il m'a paru ;
Ne démentant en rien tous ceux de ſon eſpéce,
Bavard de ſon métier ; d'ailleurs ſur la tendreſſe
Fort vif, apparemment ? ce qui fait qu'en deux mots,
J'attends de votre part quelqu'amoureux propos.

L'EPINE.

L'uſage en eſt formel, & gentille Suivante
A Valet comme nous eſt fort affortiſſante :
Ainſi pour établir d'abord les qualités,
Et bannir d'entre nous toutes formalités,
(Il lui tend la main.)
Touche : & puiſqu'en ces lieux notre ſort nous raſ-
(ſemble
Comme futurs Epoux ſoyons d'accord enſemble.

LISETTE.

C'eſt couper un peu court au cérémonial,
Mais puiſque vous parlez du lien conjugal,
(Elle lui frappe dans la main.)
Tope, & pour à preſent comme pour dans la ſuite,
C'eſt un bon correctif ; mais je veux être inſtruite,
Et que ſur chaque point tu me rendes raiſon ;
Nous ſervons tous les deux preſqu'en même Maiſon,

Apprend-moi quel esprit, di-moi quel caractere
Regne en ces deux Logis ? car c'est un vrai mistere,
Et depuis que j'y suis, je n'ai rien apperçu,
Rien vû, peu soupçonné, rien compris & rien sçû.

L'EPINE.

Quoi ? Cidalise encor ne t'a fait confidence.....

LISETTE.

Bon ! jusqu'à ses Valets tout garde le silence,
Et je n'ai jamais vû domestique si sot.
Ils font bien leur devoir, mais pas le moindre mot.

L'EPINE.

Oh bien : pour suivre ici l'ordinaire habitude,
Et pour te délivrer de ton inquiétude,
Je m'en vais contenter ta curiosité,
Et t'instruire de tout d'un & d'autre côté :
Ta Maitresse 1°. qui n'en fait rien paroître,
Est depuis quinze mois accordée à mon Maitre,
Contrat fait & signé.

LISETTE.

La belle vision !
Qui pourroit s'opposer à la conclusion ?
Ils sont libres tous deux enfin &.....

L'EPINE.

Je confesse
Que Cidalise est veuve & partant sa Maîtresse.

LISETTE.

Et ton Maître est garçon.

L'EPINE.

Et fort riches tous deux.

LISETTE.

Et pourquoi donc, di-moi, ne pas se rendre heureux?

L'EPINE.

Apprend, ma chere enfant, apprend que la Paresse
Est la seule vertu que mon Maître professe;
Non qu'il n'ait dans le fonds beaucoup de probité,
De l'esprit, quelquefois de la vivacité,
Mais de ces qualités aucune n'est active,
Et dès qu'il faut agir, il prend la négative.

LISETTE.

Voilà certainement un cas bien singulier;
Et cela fait quelqu'un de fort particulier.

L'EPINE.

Bon! je ne dis qu'en gros ce que Damon peut être,
Mais c'est dans le détail qu'il est bon à connoître;
Sur ce qu'il est volé quand j'ouvre le propos,
Hé vole-moi toi-même, & me laisse en repos.....
Je crois de Cidalise avec un tel sistême,
Qu'il me dira bientôt de l'épouser moi-même.

LISETTE.

Ne l'aimeroit-il plus?

L'EPINE.

Si fait, il l'aime fort;
Et s'il ne l'aimoit point ce seroit bien à tort,
Cidalise est en tout une veuve charmante.

LISETTE

J'en parle comme toi, moi qui ſuis ſa Suivante,
Et je voudrois les voir tous les deux bien d'accord.

L'EPINE.

Oüi dà : mais épouſer ! diantre c'eſt trop d'effort,
Même il a grande peine à lui rendre viſite ;
Cependant, tu le vois, la diſtance eſt petite,
Puiſque les deux Maiſons ont le même jardin :
Mais non : il trouve, lui, que c'eſt trop de chemin,
Auſſi l'on voit ceans très-ſouvent Cidaliſe,
La Tante de Damon à venir l'autoriſe,
Elle eſt infirme, & c'eſt dans ſon appartement
Qu'on mange, & qu'on ſe tient plus ordinairement.

LISETTE.

Je le ſçais, & je viens d'en ſçavoir des nouvelles.

L'EPINE.

Mon amour pour te joindre a déployé ſes aîles,
Si-tôt que je t'ai vû, j'ai volé ſur tes pas ;
Et je crois qu'à preſent tu ne t'en repens pas.

LISETTE.

Non dà : mais ton Damon, vois-tu, m'impatiente.

L'EPINE.

Oh ! c'eſt que ton humeur eſt vive & pétulente ;
Mais ſi tu voulois bien me laiſſer dire tout,
Tu verrois, mon enfant, que tu n'es pas au bout.
Premiérement, devoirs, égards & bienſéances,
Selon lui, ſont façons pleines d'extravagances,

Et que dans sa famille, ou parmi ses amis,
On pourvoye une fille, ou mette en Charge un fils,
Qu'on soit malade, ou non, qu'on meure, ou se marie,
Au Diable, s'il y donne aucun signe de vie;
Et chez sa tante enfin hors les temps du repas,
(Quoiqu'il puisse en attendre) il ne monteroit pas.

LISETTE.

Oh! tant que tu voudras je serai pétulente,
Mais encore une fois Damon m'impatiente;
Mon courroux contre lui brûle de s'exhaler.....
Mais n'a-t'il point d'amis qui puissent lui parler?

L'EPINE.

Pas un: & (comme on dit) la bonne compagnie,
Que fait fuir la mauvaise, a quitté la partie;
Et pour la remplacer il a pris deux vauriens,
Qui font conjointement main-basse sur ses biens;
L'un est un Chevalier, Chevalier d'industrie,
Mauvais plaisant, mais fin, expert en flatterie;
L'autre est un Intendant..... tout des plus Intendans,
Dont il croit les conseils & zelés & prudens;
Frosimon regle tout, arrange toute chose,
Il afferme, reçoit, vend, donne, prend, dispose;
Le Chevalier décide avec autorité
De la chere, du jeu, de la societé;
Et c'est ce que Damon, comme un franc imbécile,
Appelle réünir l'agréable & l'utile.

LISETTE.

Pour celui-là, l'Epine, il n'a pas tout le tort
Et chacun d'eux du moins doit en être d'accord;
Si quelqu'homme de poids.....

L'EPINE.

Chanſons: certain Argante
Parent de Cidaliſe, ami de notre tante,
Sur lui de tems en tems obtenoit quelque point,
Mais il eſt en Province, & n'en reviendra point.
C'eſt depuis ſon départ que ces braves eſpéces
Ont ſubjugué Damon, & font tant de proüeſſes.

LISETTE.

Ecoute: hier chez nous arriva ſur le ſoir
Un Courier bien moüillé qu'on fut ravi de voir,
On le diſoit d'Argante.

L'EPINE.

Ah! c'étoit quelque Lettre
Qu'il avoit de ſon Maître, & qu'il venoit remettre.
Enfin, quoiqu'il en ſoit, je ne vois qu'un moyen
Qui puiſſe à tout le monde apporter quelque bien:
C'eſt de rompre la glace auprès de ta Maîtreſſe,
Elle eſt la dupe auſſi de ſa délicateſſe;
Plain deux beaux yeux qu'on laiſſe, & flatte leurs appas,
Ne te rebute point, tu ne déplairas pas;
Je vais de mon côté mettre tout en uſage,
Pour ſuivre Froſimon, pour prouver ſon pillage;

Alors il faudra bien que Damon détrompé,
Perde l'entêtement qui l'a préoccupé ;
Quand tout sera remis dans l'ordre convenable,
Nous ferons l'un & l'autre une fin raisonnable.

LISETTE.

J'adopte ton projet ; je le trouve sensé.

L'EPINE.

J'en suis, s'il réüssit, plus que récompensé.

LISETTE.

Adieu ; je vais agir auprès de ma Maîtresse.

L'EPINE.

Adieu ; je vais servir & devoir & tendresse.

(Ils se font de nouvelles réverences, & Lisette s'en va.)

SCENE II.

L'EPINE *seul.*

DE'JA deux Créanciers de Damon m'ont parlé ;
Tâchons que Frosimon par eux soit dévoilé ;
De plusieurs de ses faits ils m'ont promis la preuve ;
Quand nous en serons sûrs, nous irons à la Veuve.
Mais je le vois venir, le Chevalier le suit ;
Laissons-les, & courons où l'espoir nous conduit.
(Il s'en va.)

SCENE III.

LE CHEVALIER, FROSIMON.

LE CHEVALIER.

VIEN, pendant qu'on le leve, & jusqu'a ce qu'il (vienne ;
Di-moi, sur quoi veux-tu qu'ici je l'entretienne ?

FROSIMON.

1°. Rejetter loin la Procuration ;
Et comme le travail est son aversion,
Lui faire imaginer de chercher quelque route
Plus courte.....

LE CHEVALIER.

Il le fera ; je n'en fais aucun doute :
Tu sçais, pour éviter tels inconveniens,
Qu'il ne manque jamais de prompts expédiens :
Un seul point m'inquiette, & te trouble toi-même ;
C'est Cidalise, Ami, qui nous hait, & qu'il aime ;
Tu sçais tout ce qu'ici j'ai tenté vainement,
Pour vaincre ce qu'elle a pour nous d'éloignement ;
Depuis peu cependant, & cela me console,
Je vois qu'elle m'adresse un peu plus la parole,
Peut-être en son parti veut-elle m'attirer,
Pour presser son hymen qu'elle voit différer ;

Mais elle auroit grand tort d'y compter ; que t'en
(semble ?
Nous ne devons songer qu'à les broüiller enſemble,
Juſqu'ici je n'ai pû ;..... mais ſi j'y trouve jour.....
Le voici qui paroît.

SCENE IV.

DAMON, LE CHEVALIER, FROSIMON.

DAMON, *en robe de Chambre.*

BONJOUR, Amis, bonjour ;
(*Il fait ſigne qu'on apporte des fauteüils.*)
Je ſuis bien las des ſoins que demande la vie :
Je ne m'en crois exempt qu'en votre compagnie ;
Mais pour être ſortis, & ſitôt arrivés,
Il faut que du matin vous vous ſoyez levés ;
Car il eſt, ce me ſemble, encore de bonne heure,
Et pour avoir ſitôt quitté votre demeure,
Vous aurez, Chevalier, preſſé votre réveil ;
Dites, n'avez-vous pas troublé votre ſommeil ?
Je ſerois très-fâché d'en avoir été cauſe.

LE CHEVALIER.

Non ; je vous en réponds, & j'en ai pris ma doſe,
Mais elle n'ôte rien à mon empreſſement.

DAMON.

Oh ! ma foi là-dessus je suis sans compliment.
Et comme on me feroit une peine cruelle,
(Fut-ce pour la raison la plus essentielle,)
De me venir tirer d'un sommeil enchanté,
Je sens que pour autrui j'ai la même équité.

LE CHEVALIER.

Ecoutez ; le sommeil est en effet aimable.

DAMON.

Que celui du matin sur-tout est agréable !
Il est léger ; charmant, ce n'est que s'assoupir,
Vous rêvez doucement, vous vous sentez dormir ;
N'est-il pas vrai ? Pour moi, je ne sçaurois m'en taire,
Je ne voudrois jamais me lever..... car que faire ?

LE CHEVALIER.

Toujours la même chose.

DAMON.

Et pour voir des objets
Importuns, chagrinans, faits pour troubler la paix ;
Pour entendre parler d'affaires, de nouvelles,
Prendre des soins fâcheux, oüir des bagatelles,
Voilà tout ce qu'on fait si-tost qu'on est debout,
Ne vaudroit-il pas mieux ne rien faire du tout ?

LE CHEVALIER.

Ne rien faire du tout ! le mot est admirable !
Mais la chose est en soy mille fois plus aimable !
Ne rien faire du tout.... non je suis si charmé....

(*à Frosimon.*)

Sentez-vous tout le sens dans ce mot renfermé ?

FROSIMON.

Je sens que ce seroit la plus heureuse vie ;
Mais que cette pratique est loin d'être suivie !

DAMON.

Et pourquoy, quand on peut, ne pas s'y ramener ?

LE CHEVALIER.

Il faudra par Arrest quelque jour l'ordonner.

DAMON.

Bon ! ce sont nos Seigneurs de la Magistrature
Qui se donnent le plus de peine & de torture ;
On vouloit m'engager à prendre ce parti,
Mais Amis & Parens ont eu le démenti :
Que nous font en effet les affaires des autres,
Quand nous pouvons à peine avoir le soin des nôtres ?
Ensuite on me pressa de prendre un Regiment,
Pour celui-là c'étoit assez mon sentiment ;
Mais quand j'envisageay que pour se rendre utile,
Il falloit pour la Cour abandonner la Ville,
Obséder le Ministre, assiéger les Bureaux,
Produire tous les jours des mémoires nouveaux ;
De tout un corps enfin être l'homme d'affaire ;
Malgré ce grand honneur je n'en voulus rien faire,
Et j'ay bien mieux aimé vivre en particulier,
Au hazard de passer pour homme singulier ;
On nommera cela paresse, hé bien paresse,

Soit ; moi j'en suis charmé, tout haut je le confesse.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne l'avoueriez-vous pas?

DAMON.

C'est qu'il est bien des gens qui dans le même cas
Du nom de Paresseux se feroient une honte ;
Moy, je passe le titre, & j'y trouve mon compte ;
Mais je ne donne pas dans cette oisiveté
Qui vise, & va tout droit à la stupidité :
La paresse est chez moi paresse raisonnée,
Qui procure une vie & libre & fortunée,
En un mot la sagesse avec la volupté.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que j'appelle un système enchanté!

DAMON.

Heureuse passion, qui n'a jamais d'allarmes!
Rien n'altere ses traits, rien ne trouble ses charmes ;
C'est pour y revenir que vous l'abandonnez,
Avec plus de plaisir que vous y revenez ;
Elle, comme une douce & commode maîtresse,
Vous en reçoit encore avec plus de tendresse,
Et vous ouvrant son sein & vous tendant les bras ;
Sçait encor vous lier par de nouveaux appas.

LE CHEVALIER.

Vous en faites vraiment une image charmante.

DAMON.

Je ne la flatte point, elle est très ressemblante :

Mais voilà Frosimon qui paroit bien surpris ;
Et je ne pense pas qu'il soit de mon avis :
Il lui faut du travail à lui.

FROSIMON.

Non ; je vous jure ;
Et j'en trouve souvent la nécessité dure,
Je serois très content si je ne faisois rien ;
Mais il faut travailler quand on n'a pas de bien ;
Sans ce motif pressant, bien des gens dans la vie
Suivroient fort volontiers votre Philosophie.

DAMON.

Il a raison au moins, nous naissons paresseux ;
Et si nous restions tels nous serions tous heureux :
Mais ce beau naturel personne ne l'exerce,
Préjugés, passions, viennent à la traverse,
Qui nous fermant l'oreille à sa secrette voix,
Nous forcent malgré nous à suivre d'autres loix.
L'ambitieux, qui semble en être le contraire,
Dans le fonds de son cœur porte ce caractere,
Et parmi les rebuts, les affronts, les travaux,
Son veritable objet c'est l'amour du repos :
Mais au but qu'il souhaite aussi-tôt qu'il arrive,
De ce repos si cher sa passion le prive ;
Pour conserver sa place ou bien pour s'agrandir,
On le voit de nouveau s'agiter, s'enhardir,
Et du desir ardent de sa béatitude
Faire un nouveau prétexte à son inquiétude.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous avez raiſon, le voila trait pour trait,
Et vous n'en chargez point encore le portrait.

DAMON.

Auſſi je les vois tous comme de vils Eſclaves,
Qui ne méritent pas qu'on briſe leurs entraves;
Mais quant à l'Intendant j'en ſuis vraiement touché,
Puiſque de travailler il dit qu'il eſt fâché;
Ses ſoins me ſont pourtant tout-à-fait néceſſaires,
Et ſans lui j'aurois peine à faire mes affaires.

LE CHEVALIER.

Il en eſt bien encor qu'il voudroit vous ſauver;
Mais il ne peut ſouvent ſans vous les achever.

FROSIMON.

Plût au Ciel quelquefois que cela fût poſſible !

DAMON.

Mais il eſt ſur la regle auſſi trop inflexible.
Que lui couteroit-il d'être un peu plus humain ?

LE CHEVALIER.

Ah ! quelqu'un comme lui qui va droit ſon chemin
Veut que les choſes ſoient dans la meilleure forme.

DAMON.

Par exemple, voilà ce que je trouve énorme,
Moy ſur tout l'ennemi de la précaution;
Je rapelois tantôt la procuration,
Que je dis l'autre jour, qu'au plûtôt il fit faire;
Mais, ma foy, je lui dis aujourd'huy le contraire;

Elle ne serviroit qu'à nous embarrasser ;
Car, je le connois bien, il voudra me dresser
Des Comptes, des Etats, me faire des Mémoires ;
Moi, je ne veux rien voir jamais de ces grimoires.
Ce seroit en effet quelque chose de beau
D'être comme un Commis vis-à-vis un Bureau ;
Calculant, épluchant d'ennuyeuses légendes,
Verifiant des faits, contestant des demandes ;
Puisqu'il en prend la peine & qu'on s'en fie à lui ;
Dite-moi s'il vous plaît, dois-je en avoir l'ennuy ?

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'on s'y peut fier en assurance.

DAMON.

Et puis, voyez-vous rien comme la défiance ?
N'est-elle pas l'écueil de la tranquillité ?
Est-ce vivre en un mot que d'en être agité ?

FROSIMON.

Il faut vous faire voir pourtant comme vous êtes.

DAMON.

Ne le voyez-vous pas, si c'est vous qui le faites ?

LE CHEVALIER.

J'entends ce qu'il veut dire, il veut sa sûreté ;
Qu'il ait payé pour vous, ou qu'il ait emprunté,
Il lui faut sa décharge, afin que dans les suites
On ne lui fasse pas de mauvaises poursuites.

FROSIMON.

Sans doute, à cet article on ne peut repliquer.

DAMON.

Vous ne me donnez pas le temps de m'expliquer :
Tous ces cas ſont prévûs, & je voulois vous dire
Que j'ai trouvé le point, & cela ſans écrire,
Ou du moins, quelques mots ſuffiront pour cela...
Devinez à preſent ; Oh ! le tout part de-là.
Je ne ſuis pas pourtant un aigle en fait d'affaire ;
Mais j'ai le ſens commun, c'eſt le point néceſſaire.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut rien de plus ; du bon ſens, tout eſt dit.

DAMON.

J'étois donc ce matin à rêver dans mon lit ;
Et c'eſt dans ce tems-là qu'on a la tête ſaine,
Que ſans ſe fatiguer notre eſprit ſe promene.
Là, j'ai trouvé tout net, & tout du premier coup ;
Un moyen qui pourra nous ſoulager beaucoup ;
Qui ne ſçauroit jamais dans aucune occurrence ;
Contre lui, ni les ſiens tirer à conſéquence,
C'eſt le ſeul en un mot, pouvez-vous deviner ?

LE CHEVALIER & FROSIMON.

Non.

DAMON.

Ce ſont mes blancs-ſeings que je veux lui donner.

LE CHEVALIER.

Pour le coup je me rends, ce moyen eſt unique.

DAMON.

N'eſt-il pas vrai ? pour moi, je le crois ſans réplique.

Et voici leur usage : il reçoit mes deniers,
Il remplira les blancs, voilà pour mes Fermiers ;
Et pour son compte à lui, comme il fait ma dépense.
Autres blancs à remplir, & voilà sa quittance.

FROSIMON.

Mais, Monsieur.....

DAMON.

Point de mais.... allons donc, Chevalier,
Dite-lui qu'il a tort de me contrarier,
Vous êtes son ami ; voyez-vous dans la chose
Rien qui lui puisse nuire, & qu'en rien on l'expose ?

LE CHEVALIER.

Non, je l'accuserois même d'être entêté,
Et je dirois qu'il a mauvaise volonté :
(*à Frosimon.*)
Allons, acceptez donc, Monsieur le formaliste.

FROSIMON.

Je vois qu'on ne veut pas permettre que j'insiste.

DAMON, *leur tendant la main à tous les deux.*

Allons donc : touchez-là, vivons tous trois heureux :
En verité, je suis au comble de mes vœux !
Hé bien, en un seul mot, & dépense & recette,
Quand je vivrois cent ans, voilà la regle faite.
Il ne faut que s'entendre, & si l'on vouloit bien,

On ne rencontreroit de l'embarras en rien :
O ça, puiſque la choſe eſt ainſi terminée,
Décidons à preſent du ſort de la journée ;
Nous la paſſons ici, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Vous ferez
Tout ce qu'il vous plaira, nous, ce que vous voudrez.

DAMON.

Oüi, je trouve ennuyeux ſpectacle & promenade,
Et Cidaliſe étant encore un peu malade,
Elle ne viendra point : que le Suiſſe aujourd'hui
(*à Froſimon.*)
Ne nous laiſſe monter perſonne. Dites-lui :
Voir tous les jours du monde eſt une ſotte mode,
Et la Robe de Chambre eſt d'ailleurs ſi commode,
Que par cérémonie, & pour ſe tourmenter,
Je n'ai jamais conçu comme on peut la quitter.

FROSIMON.

Il eſt vrai : cependant ſi c'eſt là-haut qu'on mange,
Vous n'y montez jamais.....

DAMON *fâché.*

Cérémonie étrange !
Il faut donc s'habiller ?

LE CHEVALIER *à part.*

Fort bien : s'il eſt ainſi,
Nous ne dînerons point de trois heures d'ici.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE.

OUi, Monsieur, ma Maîtresse en est fort étonnée;
Elle croyoit vous voir dans cette après-dînée,
Et je ne conçois pas comment sur sa santé,
Vous témoignez, Monsieur, tant de tranquillité.

DAMON *embaraſſé.*

J'ai sçu qu'elle étoit mieux, si j'avois pû moi-même
Aller.....

LISETTE *sur le même ton.*

Oüi, mais aller..... c'est une peine extrême;
J'ai l'honneur cependant de vous faire sçavoir
Que chez nous à souper on vous attend ce soir.

DAMON.

Le fâcheux contretems!

LISETTE.

Et j'ai même à vous dire
Que quelqu'un y doit être encore.....

DAMON,

Ah ! quel martyre !

LISETTE.

Que vous ſerez, dit-on, bien aiſe de revoir.

DAMON.

Non, vous me mettriez, je crois, au deſéſpoir.

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? vous êtes bien étrange !

DAMON.

Quoi ? vous ne voyez pas que cela me dérange.
Car j'avois au travail deſtiné ce jour-ci ;
(Il eſt embarraſſé, & regarde le Chevalier.)
Ce matin, nous étions en affaires ici. . . .

LE CHEVALIER.

Et peut-être allions-nous encor nous y remettre.

DAMON.

Mais Cidaliſe enfin ne veut pas le permettre ;
Avec elle toujours il faut ſe tranſplanter.

LISETTE.

Tranſplanter. . . c'eſt le mot ; oüi, c'eſt bien ripoſter ;
Et pour peu qu'on vous laiſſe en dire davantage
Vous allez nous prouver que c'eſt un vrai voyage.

DAMON.

Et ce n'eſt point cela qui cauſe mon chagrin ;
C'eſt l'interruption, & non pas le chemin :
Bon ! effectivement, c'eſt là mon caractere :
J'irois dix fois le jour, ſi je n'avois que faire.

LE CHEVALIER *à Liſette.*

Mais vous, qui ne ſçavez du matin juſqu'au ſoir
Qu'aller, venir, reſter, vous lever, vous aſſéoir,
Qui ne vacquez à rien qu'à des choſes oiſeuſes,
Il faut penſer pour vous, vous êtes bien heureuſes.

LISETTE, *en montrant Damon.*

Oüi, Monſieur eſt ſans doute un homme fort actif,
Et fort eſſentiel, ſur-tout fort effectif;
Il agit cependant, mais ce n'eſt qu'en paroles;
Hé fi donc; eſt-ce à moi qu'on dit ces fariboles?
Etre en affaires, vous? la belle viſion!
Comme les Médecins en conſultation;
Vous riez, plaiſantez, parlez de bagatelles,
Et vous vous aſſemblez pour dire des nouvelles.

DAMON.

Quel eſt donc ce diſcours? Il me paroît très-bon,
Et vous le prenez là ſur un fort joli ton!

LISETTE.

C'eſt que j'ai de bons yeux, & que ſans microſcope
Je vois; je ſçai de plus tirer un horoſcope:
Voulez-vous, par exemple, être au plus juſte inſtruit
Du ſort où chaque jour votre humeur vous conduit?

DAMON.

Je vous ſuis obligé, laiſſez, Mademoiſelle,
Je ne veux point ſçavoir vos écarts de cervelle.

LISETTE.

Oh! c'eſt la raiſon même; & pour dire entre nous,

Ce que j'ai tout sujet d'apprehender pour vous;
Sçachez que je prévois que votre caractere
Pourra vous attirer quelque méchante affaire:
Que cette Cidalise, avec qui sans égard
Vous apportez toujours quelque nouveau retard,
Se lassera bientôt de souffrir & d'attendre,
Qu'elle ouvrira les yeux, cessera d'être tendre:
Vous voudrez revenir, mais inutilement;
Rien ne pourra fléchir son endurcissement,
Le coup sera porté; votre repentir même
Ne sera regardé que comme un stratagême,
Et bientôt le mépris succedant au courroux,
Votre punition ne viendra que de vous.

DAMON.

Encore? quel discours! & quelle pétulence!

LISETTE.

Oüi: cela jure bien avec votre indolence.

DAMON *au Chevalier.*

Mais que dites-vous donc, Monsieur, de cet excès?

LISETTE.

Oh Monsieur n'est pas fait pour juger ce procès.

LE CHEVALIER *d'un ton doux.*

Sans devoir le juger ni le vouloir; la suite
Vous fera mieux penser, vous serez mieux instruite.

LISETTE.

Moi, je pense aujourd'hui comme je penserai;
Jamais dans ses erreurs je ne l'applaudirai;

Et comme je n'ai point, & n'aurai point de vûës;
Je ne prendrai jamais de routes ambiguës :
Je vais faire récit de ma commiſſion. (*elle s'en va.*)

SCENE II.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON.

PEUT-on pouſſer plus loin la perſécution ?
Si la colere en ſoi n'étoit pas une peine,
Je m'y mettrois, je crois, juſques à perdre haleine

LE CHEVALIER.

Faut-il vous arrêter à de pareils propos ?

DAMON.

S'il ne s'agiſſoit pas encor de mon repos.....

LE CHEVALIER.

Comment le croyez-vous ?

DAMON.

C'eſt que je ſens la criſe;
Cette Liſette anime & pouſſe Cidaliſe,
Je m'en apperçois bien, & que ſans dire mot,
Elles ont contre moi tramé quelque complot ;
Je ſuis bien malheureux d'avoir été me mettre
En un pareil tourment ! Pouvois-je me promettre
Cette tranquillité, dont je fais tant de cas,

Et peut-on la goûter au milieu du fracas ?

LE CHEVALIER.

Mais comment avez-vous pouſſé ſi loin l'affaire ?

DAMON.

Je vous jure d'honneur que je ne le ſçai guére ;
Cidaliſe arriva veuve en cette maiſon,
Un parent qu'elle avoit fit notre liaiſon ;
Il étoit mon ami ; ſon amitié preſſante
Le fit penſer à moi pour ſa belle parente ;
Je ne vous tairai point qu'elle par ſa douceur
Fit une impreſſion très-vive ſur mon cœur ;
Mais quand j'eus tout ſigné, je revins à moi-même,
Et je me reprochai cette foibleſſe extrême :
Alors l'ami partit, & depuis ce tems-là,
Tout eſt au même point que lorſqu'il s'en alla.

LE CHEVALIER.

Mais enfin dites-moi quel deſſein eſt le vôtre ?

DAMON.

Dans la ſimple amitié de reſter l'un & l'autre,
Et comme frere & ſœur vivre en ſocieté,
Sans autre engagement que notre volonté :
Car enfin que deviens-je, Ami, ſi je termine ?
Il faut qu'à mille ſoins dèſlors je me deſtine :
Une ſotte famille, & toujours triſte à voir,
Qu'il faut ſe reſigner pourtant à recevoir,
Vient vous importuner tout le long de l'année,
Puis viennent les enfans, de qui la deſtinée

Vous occupe, on les doit & former & guider ;
Leur établiſſement qu'enſuite il faut fonder.....
Un homme, croyez-moi, qui n'aime pas la peine,
Et qui du mariage oſe ſubir la chaîne,
Indiſpenſablement éprouve des retours,
Qui lui tournant la tête abrégent bien ſes jours.

LE CHEVALIER.

Ma foi, ſi vous voulez que je parle ſans feinte,
Vous me donniez pour vous un vrai ſujet de crainte,
Vous n'êtes point du tout formé pour ce lien,
Vous marié ! ſi donc ! cela vous ſieroit bien ?

DAMON.

N'eſt-il pas vrai ?

LE CHEVALIER

Les gens de votre caractere
Doivent vivre garçons, n'ont rien de mieux à faire:
Ce n'eſt pas cependant qu'aujourd'hui les maris
N'étant pas fortement de leurs femmes épris,
En ſoient embarraſſés ; quand on s'épouſe, il ſemble
Que ce ſoit ſe jurer de ne plus vivre enſemble :
Mais vous, ſi vous l'aimez, vous ferez ſagement
De ne point achever un tel engagement;
Et ſi vous voulez bien à moi vous en remettre,
Je m'en vais lui parler, le tout ſans vous commettre.

DAMON.

Vous me rendez la vie ; oüi, mon cher Chevalier,
Faites qu'hymen jamais ne puiſſe me lier ;

Sur-tout peignez-lui bien les charmes d'un commerce
Que nul ſouci fâcheux ne trouble, ne traverſe,
Que nos cœurs ſont contens, que nos jours ſont ſe-
(rains,
Que toujours l'hymenée entraîne des chagrins,
Et que de l'amitié la douceur eſt plus pure,
Ses plaiſirs plus parfaits, ſa conſtance plus ſûre.

LE CHEVALIER.

Repoſez-vous ſur moi, je parlerai des mieux.
Adieu; je reviendrai vous trouver en ces lieux.
(*à part en s'en allant.*)
L'occaſion nous rit: & voici, ce me ſemble,
Un favorable inſtant pour les broüiller enſemble.
(*Il s'en va.*)

SCENE III.

DAMON *ſeul.*

AH! qu'un pareil ami ſe trouve rarement!
Il va de mon bonheur avancer le moment:
La paix va devenir mon unique compagne;
Il eſt vrai qu'on n'en peut joüir qu'à la campagne;
Que Paris n'eſt point fait pour la faire regner,
Déterminons-nous donc à nous en éloigner;

Ma Terre de Xaintonge eſt un ſéjour tranquille ;
Que je puis me réſoudre à choiſir pour azile ;
Là.....

SCENE IV.

DAMON, L'EPINE, *tenant deux groſſes liaſſes de Lettres.*

L'EPINE.

PUISQUE je vous trouve en un ſi doux loiſir,
Voulez-vous bien qu'ici par forme de plaiſir,
Je faſſe auprès de vous charge de Sécretaire ?....
De vos Lettres je ſuis le grand dépoſitaire.

DAMON.

Hé bien à la bonne heure, & ſi c'eſt un dépôt,
Tu n'as qu'à le garder.

L'EPINE.

C'eſt parler comme il faut ;
Avec grande équité votre bouche prononce ;
Mais ce dépôt, Monſieur, vous demande réponſe.

DAMON.

Et ne l'ai-je pas faite ?

L'EPINE.

Ah ? Monſieur, doucement :
Vous ne les avez pas ouvertes ſeulement.

DAMON.

Hé bien ; apparemment qu'il étoit inutile.

L'EPINE.

Ecoutez ; ſans les lire, il n'eſt pas bien facile
De pouvoir diſcerner s'il faut répondre, ou non ;
Dites donc à preſent que je n'ai pas raiſon.

DAMON.

Sans doute : car à voir ſeulement l'écriture ;
Ne peut-on pas d'abord former ſa conjecture ?

L'EPINE.

Oüi, mais moi qui les ouvre, & qui vois....

DAMON.

Laiſſe-moi.

L'EPINE.

Je ne puis donc jamais exercer mon emploi ?

DAMON.

Non.

L'EPINE, *montrant les liaſſes.*

Tout eſt par année : ah ! c'eſt un bel ouvrage !

DAMON.

Je ne le verrai pas pour cela davantage.

L'EPINE. *(Il met les liaſſes après en avoir tiré une Lettre qu'il montre à Damon.)*

Celle-ci cependant vous déterminera,
Et réponſe de vous à la fin ſortira.

DAMON *fâché.*

La raiſon, s'il vous plaît ? je vous trouve admirable !

L'EPINE.

C'eſt qu'elle vient d'un lieu pour vous ſi deſirable.

DAMON.

D'où donc ?

L'EPINE.

De la Xaintonge :

DAMON *charmé.*

Ah ſéjour plein d'appas !

L'EPINE, *ſur le même ton.*

Peut-on ſi fort aimer ce qu'on ne connoît pas ?
Cette Terre, il eſt vrai, paſſe pour des plus belles ;
Mais comment pourriez-vous en dire des nouvelles ?
Vous ne l'avez point vûë.

DAMON.

Et n'ai-je pas les plans ?
Et ne m'y dois-je pas tranſporter tous les ans?

L'EPINE.

Ah ! c'eſt la même choſe.

DAMON.

A peu près : mais n'importe.

L'EPINE.

Il faut que vous ayez la conception forte.

DAMON.

Veux-tu voir ? le Château d'abord...eſt...bien bâti.
Ce ſont...trois pavillons...fondés ſur piloti....
La riviere à l'entour...y vient...rouler ſon onde.....
Delà..... c'eſt en un mot le plus beau lieu du monde.

L'EPINE.

Il eſt donc bien fâcheux qu'un ſi beau bâtiment
Tombe de tous côtés.

DAMON.

Bon ! quel égarement ?
Que dis-tu de tomber ?

L'EPINE.

Tenez, liſez vous-même ;
Votre Concierge écrit que ſa peine eſt extrême
De voir.....

DAMON.

Oh ! lis toi-même.

L'EPINE.

MONSIEUR,

» Je ſuis bien fâché d'être obligé de vous tirer de
» vos grandes & ſérieuſes occupations, pour vous
» donner avis que faute d'avoir fait faire dans votre
» Château les réparations que je demande depuis ſi
» long-temps, un pavillon eſt tombé tout entier
» dans la riviere ; ſi Monſieur vouloit m'envoyer un
» Ordre à prendre ſur ſes Fermiers, je le remettrois
» entre les mains de Monſieur le Baron, qui veut
» bien ſe charger de conduire.....

DAMON *l'interrompant.*

Ah ! quelle viſion !
Mon Concierge eſt donc fol ? cependant il eſt bon

De mettre ordre au plûtôt à ce qui périclite :
Allons ; j'irai moi-même en faire la visite.

L'EPINE

S'il faut pour y mettre ordre attendre un jour si beau,
Oh ! ma foi pour le coup adieu tout le Château.

DAMON.

Tu crois ?

L'EPINE.

Hé faites mieux ; attendant ce voyage ;
Et pour ne rien risquer, chargez cet homme sage,
Cet honnête Baron, & des mains des Fermiers
Sur un ordre de vous, il prendra les deniers.

DAMON, *après avoir un peu rêvé.*

Allons, je le veux bien : donne-moi l'écritoire ;
Te voilà bien content ; tu vas chanter victoire.

L'EPINE. (*Il approche la table avec tout ce qu'il faut pour écrire.*)

C'est bien plûtôt à vous.

DAMON.

Hé bien, oüi : je le crois.
(*Quand il est prêt d'écrire, il s'arrête & dit.*)
Quel jour est-ce aujourd'hui ?..... le quantiéme du (mois ?....

L'EPINE.

Mettez la datte en blanc sur l'Ordre & sur la Lettre,
Je ne m'en souviens point ; & l'on peut l'y remettre ;
C'est autant d'épargné d'ailleurs pour votre main,

Et dix ou douze mots ſont un aſſez bon gain.

DAMON.

Oüi dà, c'eſt quelque choſe : en tout je hais la peine ;
Et puis je ne ſuis point pour écrire en haleine ;
Il faut de l'habitude au moins à ce métier.
Voyons donc. *(Il prend une feuille de papier.)*

L'EPINE.

De quel air vous prenez ce papier !

DAMON *s'arrêtant encore.*

Oüi, je ſuis déja las, n'imagine pas rire.

L'EPINE *à part.*

Je gage qu'il voudroit ne ſçavoir point écrire.
(à Damon.)
Hé bien enfin ?

DAMON. *(Il prend de l'encre, & fait comme s'il alloit écrire, mais s'interrompant encore.)*
Sçais-tu quel jour la Poſte part ?

L'EPINE.

Que cela vous fait-il ? ou plutôt ou plus tard,
Quand vous aurez écrit, on y mettra la Lettre.

DAMON.

Oüi ; mais il faut ſçavoir le jour qu'il la faut mettre.

L'EPINE.

C'eſt pour après demain, je n'en ſuis pas certain.

DAMON. *Il ſe leve.*

Hé bien, j'écrirai donc après demain matin,
Il ſera temps aſſez.

L'EPINE, *riant.*

Autre Lettre qui ratte.

DAMON.

Et puis je ſerai sûr du jour & de la datte.

L'EPINE.

Fort bien : nous avons fait un merveilleux travail ;

DAMON.

Tu n'as qu'à remporter tout ce bel attirail ;

L'EPINE.

Oüi : car il vous a fait prendre bien de la peine.

DAMON.

Ne crois pas plaiſanter ; j'en aurai la migraine.

L'EPINE.

Ce ſera tout au moins ; & j'en ſuis affligé.

DAMON.

A propos ; ce matin je me ſuis engagé
D'écrire des blancs-ſeings pour arranger le compte
De Froſimon.....

L'EPINE.

Comment ?

DAMON.

Oüi des blancs-ſeings.

L'EPINE.

Quel conte !
Lui donner des blancs-ſeings ?

DAMON.

Oüi ; donne promptement

(*Il signe au bas de plusieurs feüilles de papier.*)

La plume & le papier.....C'est fait en un moment.

L'EPINE.

Je m'y perds.

DAMON.

Je le crois(*après avoir signé.*)tiens porte-les lui vîte.

L'EPINE. (*à part en s'en allant.*)

Courons à Cidalise....O Ciel ! quel coup j'évite !

SCENE V.

DAMON *seul.*

QU'IL gouverne à son gré mes biens & ma maison ;

Je l'en laisse le maître ; & j'ai grande raison :
J'attends le Chevalier, il faut bien qu'il me dise
Ce qu'il a pû gagner auprès de Cidalise.....
Je la vois ; elle est seule...Où donc est-il allé ?
Avant elle pourquoi ne m'a-t'il point parlé ?

SCENE VI.

CIDALISE, DAMON.

CIDALISE.

HE' bien, ç'en eſt donc fait, & Damon m'aban-
(donne ?

DAMON.

O Ciel ! que dites-vous ? un tel diſcours m'étonne !

CIDALISE.

Puis-je donc vous parler en des termes plus doux ;
Après ce que l'on vient de m'annoncer de vous ?

DAMON.

Et que vous a-t'on dit qui vous puiſſe, Madame,
D'un honteux abandon faire accuſer ma flâme ?

CIDALISE.

Votre flâme ! ah, Damon, quel terme à votre tour?
Peut-on parler de flâme avec ſi peu d'amour ?

DAMON.

Vous m'offenſez : pour vous ma tendreſſe eſt extrême :
J'ai pû croire, il eſt vrai, que quoique je vous
(aime,
Si nous reſtions ainſi ſans former certains nœuds,
Nous ſerions vous & moi peut-être plus heureux.

CIDALISE.

C'eſt donc-là le projet que l'amour vous inſpire ?

L'honneur à ſon défaut n'a-t'il rien à vous dire ?
Et depuis le départ d'Argante deviez-vous
Differer, dites-moi, de vous voir mon Epoux ?
Cependant juſqu'ici j'ai renfermé ma peine,
J'ai ſenti que la plainte étoit indigne & vaine,
Et me flattant toujours d'avoir le fonds du cœur,
Je voyois vos délais ſans crainte & ſans aigreur ;
Car enfin la tendreſſe envers vous qui me guide,
N'a rien qui ſoit frivole, elle eſt pure & ſolide ;
Mon goût pour vous, Damon, ne fut jamais qu'un
(choix ;
Je vis que de l'honneur vous reſpectiez les loix,
Et jugeant votre cœur digne de ma tendreſſe,
Je faiſois volontiers grace à votre pareſſe,
En faveur du beau fond que je trouvois en vous
Et de vos agrémens : mais à ces derniers coups
Je vois que des vertus abandonnant l'uſage,
Le vice même helas ! devient votre partage ;
Et quoiqu'il ne ſoit pas dans votre volonté,
Qu'il n'en a pas ſur vous moins pris d'autorité.

DAMON.

O Ciel ! que dites-vous ?

CIDALISE.

Ce qu'il ne faut plus taire :
De mes ménagemens eſt-ce-là le ſalaire ?
Et lorſque j'en attends ſi juſtement le prix,
C'eſt pour en recevoir un plus cruel mépris ;

Vous osez de sang froid, au point où nous en sommes,
M'envoyer déclarer par le dernier des hommes,
Que nos engagemens jusqu'ici suspendus,
N'ont été differés que pour être rompus.
Dans tous les autres cas, c'est la même conduite,
Aussi, vous le voyez, tout le monde vous quitte,
Je suis le seul ami qui vous soit demeuré,
Encore voulez-vous en être séparé;
Mais, quoique vous fassiez, je resterai fidéle,
Je le dois par honneur, & je le fais par zele;
Puisqu'enfin vous avez & mon cœur & ma foi,
C'est un procedé digne & de vous & de moi.
Je prétends cependant avoir une victime,
C'est votre Chevalier, le coup est légitime,
Avec votre Intendant sécretement d'accord,
Je sçai que c'est à qui vous fera plus de tort,
Et j'ai la preuve en main du plus affreux pillage,
Dont prodigue jamais ait souffert le dommage.

DAMON.

Ah! ne le croyez pas, je suis sûr de leur foi,
Et je vous en répons ici comme de moi.

CIDALISE.

Comme de vous? hélas! dans cette circonstance,
Votre attestation fait bien mal leur défense;
Mais vous voilà, Damon, crédule au dernier point,
Vous vous livrez à tout, vous n'examinez point,
Suite pernicieuse, effet de la Paresse,

Elle donne d'abord cet eſprit de foibleſſe,
De confiance aveugle, & de facilité,
Qui finit par ôter la ſenſibilité.

DAMON.

Ah ! de grace arrêtez, vous me faites injure.

CIDALISE.

Rougiſſez bien plûtôt d'être dupe & parjure.

DAMON.

Non, je vois bien par où tout ceci finira.

CIDALISE.

Hé bien, parlez encor; qu'eſt-ce qu'il en ſera ?

DAMON.

Je prendrai le parti, pour finir cette guerre,
D'aller me confiner dans quelque coin de Terre,
D'où l'on n'entendra plus jamais parler de moi.

CIDALISE.

Et voilà donc le prix que l'on garde à ma foi?

DAMON.

Que voulez-vous, le monde eſt ſi deſagréable,
Si laſſant, ſi méchant, qu'un homme raiſonnable
Ne ſçauroit vivre en paix qu'après l'avoir quitté.

CIDALISE.

Moi; quoique vous portiez ſi loin la dureté,
Je ne changerai point; le péril eſt extrême,
Et je veux prendre ſoin de vous malgré vous-même;
Pour terminer enfin tout ce beau différend,
J'attends chez moi Pirante, il eſt votre parent,

Je l'ai fait avertir, on ſçait ſa renommée,
Et jamais Magiſtrat ne l'eut plus confirmée;
Là je ferai venir Froſimon devant lui,
Je lui ferai montrer votre état aujourd'hui,
Du Chevalier auſſi, je veux qu'il s'éclairciſſe,
Et de tous deux enfin qu'il vous faſſe juſtice.

DAMON.

O Ciel! dans quelle affaire allez-vous me jetter?

CIDALISE.

Le deſordre eſt trop grand, & je dois l'arrêter;
Adieu: je vais encore envoyer chez Pirante.

DAMON.

Attendez.

CIDALISE.

Plus j'attends, & plus le mal augmente;
Je ne demande point que vous me ſecondiez;
Mais je veux empêcher que vous ne vous perdiez;
Si je n'agiſſois point, je deviendrois complice,
Après, ſi vous voulez, vous me rendrez juſtice.
(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

DAMIS *seul, il se jette dans un fauteüil.*

HE' bien, ne suis-je pas joliment ajusté ?
Cidalise se porte à cette extrêmité !
Je ne la connois plus, & crois que c'est un songe ;
Oh ! parbleu, pour le coup, je pars pour la Xaintonge ;
Il n'est aucun pouvoir qui me retienne ici...
Elle a tort cependant de me pousser ainsi...
Allons vacquer aux soins où ce départ m'engage...
Ciel ! je ne croyois pas faire si-tôt voyage.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, L'EPINE.

LISETTE.

JE te le dis encore Argante est arrivé,
Ma Maîtresse en rentrant chez elle l'a trouvé.

L'EPINE.

Argante ! ah ! quelle joye ! à nos vœux tout succede,

LISETTE.

Ils vont à tout ceci mettre bientôt reméde ;
Pirante est avec eux, en un mot tout est prêt :
Sçais-tu si l'Intendant est de retour ?

L'EPINE.

Il l'est :
Mais peut-être ici bas va-t'il bien-tôt descendre,
Et le point capital est de l'aller surprendre,
Pour se rendre d'abord maître de ses papiers...
Ne me devrois-tu pas couronner de lauriers ?
Car enfin du succès j'ai seul toute la gloire.

LISETTE.

Oh ! j'ai bien, s'il vous plaît, moitié dans la victoire ;)

Sans moi que tenois-tu ? si je n'eusse pressé,
Le tout auroit tourné comme par le passé,
Et Cidalise auroit encor versé des larmes.

L'EPINE.

Oh ! j'avois en ses mains mis de trop fortes armes,
Blancs-seings & Créanciers ont bien fait entre nous.

LISETTE.

Mais parlons de Damon, est-il bien en courroux ?

L'EPINE.

On m'a dit qne tantôt dans sa douleur profonde,
Il avoit dans sa chambre assemblé tout son monde,
Pour partir, disoit-il ; mais un moment après,
Ne sçachant qu'ordonner, rebuté des apprêts,
Ne voyant qu'embarras, & pas la moindre issuë,
Il a congedié l'importune cohuë,
Et dans son cabinet s'est vîte renfermé ;
Moi, que cette nouvelle a d'abord allarmé,
Je me suis approché du trou de la serrure,
Et je l'ai vû faisant une étrange figure ;
Dans un fauteüil assis, poussant de grands helas!...
Il s'est même levé, sans pourtant faire un pas :
Puis s'y laissant tomber, j'ai dans ce trouble extrême
Vû qu'il s'abandonnoit tristement à soi-même :
Ses regards s'égaroient.....mon cœur en a fremi.

LISETTE.

Ses yeux se sont fermés, puis il s'est endormi.

L'EPINE.

Justement.

LISETTE.

Oh ! de lui tu n'avois rien à craindre ;
Il s'attriste aussi peu qu'il aime à se contraindre :
Mais je m'amuse trop ; adieu jusqu'au revoir.

L'EPINE.

Oüi, va-t'en les trouver, & finissez ce soir.

(Lisette s'en va.)

SCENE II.

L'EPINE *seul.*

ARGANTE avec Pirante ! ô Ciel quel coup de grace !
Mais c'est mon Maître ; allons sçavoir ce qui se passe.

SCENE III.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON.

COMMENT depuis tantôt ne vous ai-je pas vû ?
Vous m'avez chagriné.

LE CHEVALIER.

Je ne l'aurois pas pû ;
En quittant Cidalise, elle m'a paru faire
Route de ce côté ; j'ai fait route au contraire ;
Car après les propos qu'elle a tantôt tenus,
J'ai crû que je devois ne m'y présenter plus.

DAMON.

J'ai bien eu depuis vous une autre conférence ;
Vous n'imaginez point où va sa violence.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais été si confus, si surpris ;
C'étoit une hauteur, un si choquant mépris,
Que je m'en sens encor outré, hors de moi-même.

DAMON.

Oh bien sur Frosimon elle est encor extrême ;
C'est, vous dis-je, un excès, un vrai déchaînement,
Et vous êtes tous deux traités bien durement.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Que lui veut-elle donc ? Qu'est-ce qu'elle demande?

DAMON.

C'eſt ſur ſes comptes.

LE CHEVALIER.

Bon !

DAMON.

Elle veut qu'il les rende :
Elle prétend ſçavoir, dit-elle, mon état,
Et fait à ce ſujet venir un Magiſtrat.

LE CHEVALIER.

Mais je n'ai de mes jours, moi, vû choſe pareille ;
Et je n'en crois qu'à peine encore mon oreille ;
Quoi l'on viendra chez vous à titre de Sergens,
Pour faire malgré vous rendre compte à vos Gens ?

DAMON.

Vous voyez, mon Ami, voilà comme on me traite !

LE CHEVALIER.

Ah ! vous le voulez bien, la foibleſſe eſt complette.

DAMON.

Mais que faire ?

LE CHEVALIER.

Que faire ? il faut bien poliment,
A ce beau Magiſtrat faire le compliment,
Lui dire qu'à votre âge on n'eſt plus en tutelle,
Que vous avez encore aſſez bonne cervelle
Pour gouverner vos biens, le tout ſans ſon crédit,
Et qu'il ne vous plaît pas encor d'être interdit :
En effet, il n'eſt point d'exemple qu'on aſſiege

Ainſi quelqu'un chez ſoi.

DAMON.

Juſtement c'eſt un ſiége :
Ils ſe ſont propoſé de m'enlever d'aſſaut.

LE CHEVALIER.

Mais Froſimon, je crois, n'eſt pas aſſez nigaud,
Pour leur faire rien voir?

DAMON.

Que ſçavez-vous? peut-être
Sera-t'il ſi troublé qu'il n'en ſera pas maître.
Mais je ſuis inquiet de ce qu'il ne vient point,
Je voudrois qu'avec lui nous réglaſſions ce point.

LE CHEVALIER.

Hé bien, montons-y.

DAMON *embarraſſé.*

Bon !

LE CHEVALIER.

Vous pourrez lui preſcrire,
Et ce qu'il faudra faire, & ce qu'il pourra dire.

DAMON *plus embarraſſé.*

Et s'ils y ſont déja, comment venir à bout
De l'en débarraſſer?... J'abandonnerois tout.

LE CHEVALIER.

Vous êtes bien cruel de vous faire des peines
Pouvant les éviter.

DAMON.

Je n'aime point les ſcenes.

LE CHEVALIER.

Et n'en eſt-ce pas une & pour vous & pour lui ;
Que ce que Cidaliſe entreprend aujourd'hui ?
Et ne pourriez-vous pas, ſans un ſi grand miracle,
Y mettre d'un ſeul mot un légitime obſtacle ?

DAMON.

Oui dà ; c'eſt bien-tôt dit : je voudrois vous y voir...
Non ! encore une fois je ſuis au deſeſpoir.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Mais ce beau deſeſpoir, qui n'eſt que la Pareſſe,
Et Froſimon & moi nous met dans la détreſſe.

DAMON.

Bon ! ne pourrai-je pas toujours vous en tirer ?

LE CHEVALIER.

Mais voici le moment, pourquoi le differer ?
Quoi pour un pas, un mot, quand vous êtes le maî-
(*Il eſt effrayé.*) tre....)
Mais Argante en ces lieux ! comment y peut-il être ?
Jamais ſon nom ici ne me fut prononcé.

SCENE IV.

ARGANTE, DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON, *ſans reconnoître Argante.*

Où vient qu'on laiſſe entrer ſans avoir annoncé ?

ARGANTE.

N'ai-je donc plus le droit de m'annoncer moi-même?

DAMON.

Que vois-je ? me trompé-je ? Argante ! ah, joye (extrême !
(Ils s'embrassent.)

Depuis quand de retour ? vous êtes bien discret !

LE CHEVALIER *à part.*

Payons d'effronterie, engageons-le au secret.

DAMON *à Argante.*

Vous voir étoit vraiment bien loin de mon attente.
(Au Chevalier.)

Venez donc, Chevalier, & que je vous presente.

ARGANTE, *en voyant le Chevalier.*

O Ciel !

LE CHEVALIER, *à Damon.*

Monsieur, sans vous ne m'auroit point remis.

DAMON.

Vous vous connoissez donc ?

LE CHEVALIER *à Damon.*

Oüi, nous sommes amis.

DAMON.

Tant mieux: je suis charmé de la reconnoissance.

ARGANTE.

Jusqu'au dernier degré c'est pousser l'insolence !

LE CHEVALIER, *bas à Argante.*

Je suis perdu, Monsieur, si vous me démentez.

ARGANTE, *au Chevalier.*

Il faut que vous soyez tout des plus effrontés !

LE CHEVALIER, *à Argante.*

Non ; je vous en réponds, vous me loüerez vous-
même,
J'agis pour lui, vous dis-je, & c'est un stratagéme
Que vous devez ici vous-même seconder.

ARGANTE.

Vous aurez de la peine à me persuader.

LE CHEVALIER, *passant du côté de Damon, & lui adressant la parole.*

Si nous nous connoissons ? la plaisante demande !
La liaison d'abord entre nous fut si grande....

ARGANTE.

Ah ! pas si grande encor que vous le diriez bien.

LE CHEVALIER.

De votre côté donc : car ma foi pour du mien
Plus de zele & d'ardeur, je crois, ne se voit guére.

DAMON.

Il est vrai qu'il est tel, c'est-là son caractere ;
Il est officieux, complaisant, & sans lui
Je perirois, je crois, de tristesse & d'ennuy.

LE CHEVALIER.

Bon ! vous n'acceptez pas le plus petit office,
Et je n'ai pû vous rendre encore aucun service.

ARGANTE.

Il a vraiment grand tort, ainsi donc tout le jour

Vous vivez en ce lieu ?

LE CHEVALIER.

C'eſt preſque mon ſéjour.

DAMON.

J'aime que mes amis chez moi puiſſent ſe plaire,
Nous joüons, nous cauſons, nous faiſons bonne (chére.
Et, comme vous ſçavez, 1°. la liberté,
Sans quoi l'on n'eſt jamais à ſa commodité.

ARGANTE *à Damon.*

Oh ! je vous connois bien ; je ſçai comme vous (faites ;
Vous n'étiez pas pourtant encor comme vous êtes ;
(*au Chevalier,*)
Vous avez augmenté.....Monſieur le Chevalier,
Pour la vieille amitié qui nous a ſçû lier,
Et pour ce que Damon chez lui laiſſe d'aiſance,
Voulez-vous bien ailleurs porter votre préſence,
Nous avons à parler.

DAMON *vivement.*

Pourquoi donc l'écarter ?
Je n'ai point de ſecrets qu'il ne puiſſe écouter.

ARGANTE.

Ceux que je dois vous dire, il voudra bien per- (mettre
Que ſeul dans votre ſein je puiſſe les remettre ;
Dans le ſecret d'autrui nul ne doit être admis ;

(au Chevalier.)

Sortez.

LE CHEVALIER *les saluant.*

Je ne sçai pas fatiguer mes amis.

DAMON, *au Chevalier.*

Vous devriez monter..... là..... vous pouvez m'en-
tendre.

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

Oüi, je vais le trouver & le faire descendre.

SCENE V.

DAMON, ARGANTE.

DAMON.

COMME vous lui parlez ?

ARGANTE.

Ainsi que je le dois.
A quelqu'un qui servoit chez mon frere autrefois.
Bien plus, si je voulois pousser certaine affaire,
Je crois, à dire vrai, qu'il n'en sortiroit guére.

DAMON.

Quel conte faites vous ? voilà de vos erreurs :
Il faut qu'au Chevalier vous en vouliez d'ailleurs.

ARGANTE.

Je trouve merveilleux, contre toute apparence,

Qu'à lui plutôt qu'à moi vous accordiez créance ;
Mais je vous reconnois, ce ſont là de vos traits,
Démentant vos amis, pour croire vos valets.

DAMON.

C'eſt qu'on ne s'attend point à trouver l'infamie
Dans quelqu'un qui par-tout eſt bonne compagnie.

ARGANTE.

La bonne compagnie au tems qui court, Da-
(mon,
N'eſt pas ſouvent la bonne, & n'en a que le nom :
Et dans une maiſon, quand le jeu qualifie,
Cela peut s'appeller mauvaiſe compagnie.
Mais puiſqu'il eſt la vôtre, il faut, pour commencer ;
Que vous vous ſoyez fait bien fuir, bien délaiſſer !
Et comment Cidaliſe a-t'elle la foibleſſe
De ſouffrir près de vous une pareille eſpéce ?
Inſtruiſez-moi, comment enſemble vivez-vous ?

DAMON.

Tout comme à l'ordinaire.

ARGANTE.

Etes-vous ſon Epoux ?
Sans doute.

DAMON.

Pas encor.

ARGANTE.

Comment donc, il me ſemble
Que vous êtiez tout près de terminer enſemble.

DAMON.

D'accord ; mais il falloit bien des arrangemens.

ARGANTE.

Quoi donc ? manqueriez-vous à vos engagemens?

DAMON.

Non pas ; mais entre nous j'ai vû que Cidaliſe
Ne ſe tourmentoit pas beaucoup pour la remiſe,
Je l'ai laiſſée à l'aiſe, & moi, de mon côté,
Je m'y ſuis mis auſſi, voilà la verité.

ARGANTE.

Fort bien : & ces égards ne ſont pas ordinaires;
Paſſons; apparemment que vos autres affaires
Sont bonnes ? vous aurez, ainſi que de raiſon,
Nettoyé, liquidé les biens de la maiſon ?

DAMON.

Hé mais.....oüi.....je le crois.

ARGANTE.

Vous le croyez ?

DAMON.

Sans doute ;
Après tout, là-dedans, moi, je ne connois goute,
Mais j'ai mon Intendant, un honnête garçon,
Qui m'arrange le tout de la bonne façon,
Hé, tenez à propos, il faut que je vous diſe
Que ſur ſon compte ici je vois que Cidaliſe
Prend un travers injuſte, & veut le chicanner;
Parbleu de ce projet il faut la détourner;

Elle s'oppose en tout au repos où j'aspire,
Parlez-lui.

ARGANTE.

Non, Damon; & puisqu'il faut tout dire,
Ce n'est que pour cela que je suis revenu;
Votre dérangement ne m'est que trop connu:
N'êtes-vous pas honteux de mener une vie,
Qui véritablement n'est qu'une léthargie,
Et de suivre dans tout un foible, une langueur,
Qui dégrade à la fois & l'esprit & le cœur;
Outre qu'à vous parler l'amitié m'autorise,
Vous sçavez que je suis parent de Cidalise,
Et je vous voi sans honte abuser de sa foi;
De l'honneur le plus saint vous violez la loi;
A deux hommes perdus abandonnant votre ame,
Et leur sacrifiant vos biens & votre flâme,
Des plus chers interêts ne prenant nul souci,
Voilà l'état affreux où je vous trouve ici.

DAMON.

Ah! quel reproche! Ami,

ARGANTE.

N'est-il pas équitable?
Et pouvez-vous nier un fait trop véritable?
Ouvrez, mon cher Damon, enfin ouvrez les yeux,

DAMON.

Vous m'étonnez, Argante, & j'atteste les Cieux
Que tout ce que je fais me paroît légitime;

Quoi l'Amour du repos selon vous est un crime ?

ARGANTE.

Quand on le porte au point où vous l'avez porté ;
Il va, n'en doutez pas, jusqu'à l'indignité ;
Et l'on doit à jamais détester la Paresse,
Puisqu'elle fait trahir foi, devoir, & tendresse !
Vous êtes bien heureux que dans un tel excès
Vous puissiez esperer encor quelque succès ;
D'une tendre pitié que Cidalise émuë
Veüille.....mais c'est l'Epine apprenons-en l'issuë.

SCENE VI.

DAMON, ARGANTE, L'EPINE.

ARGANTE.

HE' bien instruisez-nous de ce qu'on fait là-haut ?

L'EPINE.

On fait rafle de tout, & ma foi comme il faut.
Je viens à ce jeu là de voir joüer Pirante ;
Ah ! l'habile homme, il a la chance triomphante !
(à Damon.)
Ma foi vous lui devez un beau remerciment,
Et sans lui vous n'êtiez pas bien.

DAMON.

Comment, comment ?

Je

Je ne te comprens point.

L'EPINE.

Vous allez le connoître,
C'eſt que votre Intendant devenoit votre maître;
Et s'il l'avoit été, je le ſçai trop prudent,
Pour aller vous choiſir, vous, pour ſon Intendant.

ARGANTE.

Et le faux Chevalier eſt bien pour quelque choſe.....

DAMON *à Argante.*

Et pourquoi voulez-vous qu'il en ſoit ?

L'EPINE *à Damon.*

Non il n'oſe.
Il n'en étoit helas ! que pour un tiers au moins,
Les biens étoient communs entre ces deux conjoints.

DAMON.

Qu'entends-je ? juſte Ciel ! ah mon trouble eſt extrême.
A qui donc ſe fier?

ARGANTE.

(*à l'Epine.*) Il faut voir par ſoi-même,
Mais qu'eſt-il devenu ce charmant Chevalier ?

L'EPINE.

On l'a vû, m'a-t'on dit, deſcendre l'eſcalier
Fort précipitament, quand, chez ſon camarade,
Il a ſçu qu'on étoit à lui donner l'aubade.

ARGANTE.

Tant mieux, je ne crois pas qu'il revienne ſitôt ;

(*à l'Epine.*)

Pirante & Cidalise ?

L'EPINE.

Ils sont encor là haut,

Ils faisoient achever une grande écriture.....

Mais je vois Cidalise, on vient donc de conclure.

DAMON.

(*à Argante.*)

Grands Dieux! où me cacher! Ne m'abandonnez pas.

SCENE VII.

CIDADISE, LISETTE, les Acteurs précedens.

CIDALISE *à Damon.*

VOus ne me voyez point porter ici mes pas
Pour triompher de vous, ni joüir de ma gloire;
Le succès porte en soi le prix de la victoire;
Et comme l'interêt ni l'animosité
Ne m'ont point fait agir, j'en fuis la vanité:
Voici donc vos blancs-seings, & la piece authentique,
(*Elle lui donne des papiers.*)
La déclaration formelle juridique
Que cet homme a signée, & qui vous rend vos biens.
Il faut pour y rentrer cependant des moyens.

(*tendrement.*)

Malgré votre abandon & ce desordre extrême,
Pour réparer le mal je ferai tout moi-même.

ARGANTE *à Cidalise.*

On ne pouvoit de vous dans cette extrémité
Attendre un moindre effort de générosité.

DAMON.

Quoi véritablement vous prendrez tant de peine,
Et vous vous chargerez d'une si lourde chaîne ?

CIDALISE.

C'est mon intention, mon honneur, mon devoir.

DAMON, *à Cidalise.*

J'abjure donc les torts que je pouvois avoir,
Et je sens tout le prix d'une telle tendresse ;
C'en est fait, Cidalise, oüi je vous rends maîtresse
Des vœux, des volontés & des biens de Damon;
Accordez-lui de grace un genereux pardon ;
De mon aveuglement je reconnois l'yvresse,
Et je ne conçois pas quelle étoit ma foiblesse,
Car je n'envisageois le lien conjugal
Que comme un nœud fâcheux, comme le plus grand (mal ;
Et point du tout, il est justement le contraire,
Vous en faites un port tranquille & salutaire !
Ensorte que vos soins débroüillant ce cahos,
Je vois que pour jamais je me mets en repos.

LISETTE.

Fort bien : voilà l'effort de la délicateſſe !

(*à Damon.*)

Ainſi vous l'épouſez à preſent par pareſſe?

CIDALISE.

Qu'importe? & s'il ne peut en lui la réprimer ;
Dois-je pour cela ſeul le laiſſer opprimer?

ARGANTE.

Non, vous avez raiſon, il eſt de votre gloire
D'excuſer ſes erreurs, d'en perdre la mémoire,
Et par une union convenable à tous deux,
De rentrer dans vos droits & de le rendre heureux.

CIDALISE.

Retournons chez Pirante, & ſur notre conduite,
Allons lui demander ſes avis pour la ſuite.

DAMON.

Oüi, c'eſt fort bien penſé ; mais revenez bien-tôt.
Je vais en attendant me repoſer là haut.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE VIII. & derniere.

L'EPINE, LISETTE.

L'EPINE (*à Damon qui s'en va.*)

MA foi vous ferez bien; car dans cette avanture

(*à Lisette.*)

Vous avez eu grand mal... habitude eſt nature.

LISETTE.

Ma Maîtreſſe à la fin pourra le ramener...
Entre nous à preſent voyons à terminer.

L'EPINE.

Terminer! c'eſt bien prompt!

LISETTE.

N'eſt-ce pas ta promeſſe?

L'EPINE.

J'ai le mal de Damon, j'aime trop la Pareſſe.

LISETTE.

Attendez, s'il vous plaît, je vous apprendrai bien
A vouloir l'imiter.... tu n'y gagneras rien.

L'EPINE.

Va, je te jure auſſi que c'eſt par badinage,

Puis-je trop avec toi bruſquer le mariage ?
Sois sûre qu'attentif à prévenir tes vœux,
Ton l'Epine jamais ne ſera pareſſeux.

FIN.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la Comédie du *Pareſſeux*, dont le Caractére n'avoit point encore été repréſenté ſur le Théâtre. A Paris le 9 May 1733. GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos Amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé le ſieur DE LAUNAY Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre, *le Pareſſeux* Comedie; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires; Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit ſieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit ouvrage ci-deſſus ſpecifié, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toute ſorte de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feüilles ſéparées ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans,

dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet ouvrage sera faite dans notre Roiaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit sieur Exposant, ou ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné a Versailles le quinziéme jour de May, l'an de grace mil sept cens trente trois, & de notre Regne, le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil,

GRANDJAN.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 528. Fol. 516. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenses, article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article 108. du même Réglement. A Paris le 16 May mil sept cent trente-trois. G. MARTIN, Syndic.

upmsfa 26643/280/111

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.